

MARIE SIMON,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

MM. ALBOIZE ET SAINT-YVES,

Représenté, a Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique,
le 27 septembre 1852.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46,

Le soir au Théâtre Royal de la Monnaie.

—
1852

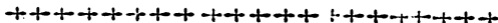
PERSONNAGES.**ACTEURS.****LE MARQUIS DE CLAVIÈRES.****MM. ALEXANDRE.****M. DE GRANDPRÉ, avocat.****MAURICE COSTE.****ROGER.****CLARENCE.****SIMON, père de Marie.****MACHANETTE.****URBAIN, paysan.****LAURENT.****JOSEPH, domestique.****MARTIN.****UN GREFFIER.****STAINVILLE.****UN MARIÉ.****LAVERGNE.****LA MARQUISE DE CLAVIÈRES.****M^{mes} D'HARVILLE.****MARIE SIMON.****THILLIER.****UNE JEUNE MARIÉE.****PHILIPPE.****PAYSANS et PAYSANNES, DOMESTIQUES, HUISSIERS, SOLDATS, ETC.**

La scène se passe en 1781. Au premier acte, dans un village de la Basse-Normandie, au 2^{me} et au 3^{me} au château de Clavières, aux deux derniers, à Caen.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. ROUBIÈRE, directeur de l'Agent-Dramatique, rue Fossé-aux-Loups, 9, à Bruxelles.

MARIE SIMON,

DRAME.



ACTE I.

Le théâtre représente un site pittoresque d'un village de Basse Normandie. A gauche, la grille d'un château ; à droite une chaumière en saillie, avec une croisée faisant face au public et s'ouvrant à l'intérieur. Au fond du théâtre, et derrière plusieurs plans de maisons, une colline praticable qui s'élève de la gauche à la droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

URBAIN, GRANDPRÉ.

URBAIN (en dehors).

Par ici, par ici, monsieur... M. le voyageur.

GRANDPRÉ (de même).

Je te suis...

Ils entrent tous deux en scène.

URBAIN (lui montrant le château).

Tenez, voilà la chose. Hein ! c'est un peu appétissant cette façade ? Et si monsieur nous faisait l'honneur d'acheter le château.

GRANDPRÉ.

J'entends, mon ami ; tu veux que je te conserve la place ?

URBAIN.

Ma place ?

GRANDPRÉ.

Sans doute ; car je suppose que tu dois être l'intendant... le jardinier... un serviteur quelconque de la maison.

URBAIN.

Un serviteur ! Je suis bien le vôtre, monsieur ; mais

je ne veux être le domestique de personne. L'intendant est absent, je le remplace pour vous montrer le château et faire valoir la marchandise, mais gratis.

GRANDPRÉ.

Tu t'en acquittes fort bien.

URBAIN.

Ah ! dame... on ne sait ni lire ni écrire, mais on sait parler ; et quand on n'est pas tout-à-fait un imbécile et qu'on a affaire à un homme d'esprit. Demandez plutôt à tout le village, on vous dira ce que c'est qu'Urbain.

GRANDPRÉ.

Je n'ai besoin de demander à personne ; je te regarde, et cela me suffit. Je suis fixé.

URBAIN.

Vous êtes trop honnête, monsieur... Monsieur?...

GRANDPRÉ.

M. de Grandpré, avocat.

URBAIN.

Un avocat qui porte la robe bordée de peau de lapin blanc. Excusez.

GRANDPRÉ.

Non pas... la robe noire tout bonnement. Me's si je puis l'être utile, te procurer quelque bonne condition, par exemple.

URBAIN.

Une condition ! Mais je vous dis, monsieur, que je ne veux pas être domestique, quand je suis maître chez moi, quand j'ai mon petit bien, mon petit bien-être, des bras, de l'esprit et de quoi vivre.

GRANDPRÉ.

Allons, je me suis trompé ; ne te fâche pas, ouvre-moi la grille du château et conduis-moi.

URBAIN.

A vos ordres, monsieur... (*Il choisit une clef à son trousseau pour ouvrir la grille du château; en ce moment on entend une musique villageoise. S'arrêtant.*) Oh! la musique. C'est l'air de la Cauchoise... la danse du pays.

GRANDPRÉ (prêt à entrer).

Tu ne viens pas?

URBAIN (regardant vers le fond, à gauche).

La noce à Jeanneton, la fille du maréchal ferrant, qui vient ici. Je sais bien pourquoi...

Il regarde du côté de la chaumière.

GRANDPRÉ.

Eh bien?

URBAIN.

Il faut que j'y sois présent en personne... Si je n'y étais pas, ça serait une désolation générale.

GRANDPRÉ.

Mais cependant.

URBAIN.

Ah bah! vous êtes un brave homme, vous... vous en avez l'air. Et si vous vouliez me laisser ici quelques minutes, et commencer la visite du château tout seul... il n'y a rien à voler, d'abord...

GRANDPRÉ (riant).

S'il n'y a rien à voler... je consens à entrer seul; car ma chaise de poste m'attend pour repartir... Sans adieu, M. Urbain...

Il entre au château.

URBAIN.

Au revoir, monsieur... (*A lui-même.*) Une bonne connaissance! Si jamais je vas à la ville, je lui demanderai sa protection... Ah! voici les autres.

SCÈNE II.

URBAIN, LE MARIÉ, LA MARIÉE, PAYSANS,
PAYSANNES, puis MARIE.

Toute la noce entre gaiement par la gauche.

URBAIN (allant à la Mariée).

Enfin !... Vous étiez en retard...

LA MARIÉE.

C'est vrai ; mais je vas réparer le temps perdu..
Faut absolument que Marie Simon soit des nôtres.

URBAIN.

Je crois bien... la perle du village, comme dit M. le
curé.

LA MARIÉE.

Appelons-la tout de suite.

URBAIN.

C'est ça ; appelons-la... Mamzelle Marie !

TOUS.

Marie !... mamzelle Marie !

MARIE (ouvrant la petite fenêtre qui fait face au public)
Silence, mes amis... silence !... mon père repose.

LA MARIÉE.

Est-ce qu'il ne va pas mieux le père Simon ?

MARIE.

Oh ! si fait... mais comme il est de bonne heure en
core... Attendez... je suis à vous...

Elle quitte la fenêtre, ouvre la porte de la cabane, et vient
joindre en scène les autres personnages.

LA MARIÉE.

Il est rétabli ?

MARIE.

Tout-à-fait, grâce au ciel et à ma sainte relique que
je n'ai pas cessé d'invoquer...

Elle tire de sa poche un petit livre d'Heure à fermer.

URBAIN.

Ah ! son petit livre rouge... qu'elle aime tant et qu'elle embrasse à chaque minute... (*A part.*) J'en suis jaloux du petit livre.

MARIE.

Mais qui vous amène ?

LA MARIÉE.

Tu me le demandes?... Je me marie .. et puisque ton père va mieux, tu danseras à ma noce, n'est-ce pas ? Ta présence me portera bonheur... ainsi qu'à mon mari.

URBAIN (*se montrant*).

Et au garçon d'honneur, qui sera tout fier de sauter la première cauchoise avec la perle du village.

MARIE (*gaiement*).

Urbain... mes amis... je ne puis vous dire tout le plaisir que vous me faites.

LA MARIÉE.

Tu viendras ?

MARIE.

Je crois bien... un jour comme celui-ci... mon frère m'est rendu, vous m'aimez tous, et ma bonne amie se marie. Oh ! mais à propos, j'oubliais d'embrasser la mariée...

Elle l'embrasse.

URBAIN.

Et le garçon d'honneur, s'il vous plaît...

Il s'approche pour embrasser Marie... Les autres paysans lui font faire un demi-tour et l'éloignent d'elle.

LA MARIÉE (*à Marie*).

Ce soir, à l'entrée de la nuit, nous reviendrons te chercher.

MARIE.

Je vous attendrai... et je me ferai bien gentille... je

mettrai mes plus beaux habits. Et nous chanterons ensemble *la Cauchoise*, la chanson du pays.

AIR nouveau de M. Artus.

C'est fête au village,
Accourons, filles et garçons,
On entre en ménage
Au bruit des chansons.

J'ai vu l'autre soir
L'air moqueur de la p'tit' Jeannette ;
C'est qu'elle regrette
Le mari qu'ell' n'peut pas avoir.

Reprise du Refrain.

C'est fête au village, etc.
Pourquoi cet air-là ?
Chacun son tour pour être heureuse.
Ne sois pas envieuse...
Dieu t'bénira !
Ton tour viendra.

Reprise du Refrain.

C'est fête au village, etc.

MARIE (prête à rentrer dans la cabane).

A ce soir.

TOUTS.

A ce soir...

Elle rentre, tandis que les paysans sortent par la gauche, en reprenant le refrain de la Cauchoise.

SCÈNE III.

URBAIN, puis ROGER.

URBAIN (d'abord seul).

Plus souvent que j'irai avec eux... je reste... je vas l'inviter pour toute la soirée... Je ne veux pas que mamzelle Marie ait d'autre dauseur que moi...

On a vu, pendant la sortie des paysans, un jeune so dat, Roger, entrer du côté opposé et regarder Marie qui dispa-

raissait ; il écoute Urbain, s'approche de lui et lui frappe sur l'épaule.

ROGER.

Égoïste !

URBAIN.

Hein ! qu'est-ce que c'est ? le soldat... l'oiseau de passage !

ROGER.

Plait-il ? Comment m'appelles-tu ?

URBAIN.

Je vous appelle l'oiseau de passage... c'est un petit sobriquet d'amitié que je vous ai donné. Et je conseille bien à toutes les fauvettes du pays de se défier de ce moineau-là.

ROGER.

Imbécile !

URBAIN.

Un imbécile bien connu vaut mieux qu'un inconnu qu'on ne connaît pas. Car enfin, on ne sait ni d'où vous venez, ni qui vous êtes. Je me suis laissé dire par quelques-unes de nos jeunes filles, que vous étiez joli garçon...

ROGER.

Vraiment ?

URBAIN.

Je ne trouve pas... en fait de physique, chacun son idée... Vous êtes maigre et pâle, et moi je suis gras et rougeaud, ça dit tout. Mais vous pouvez ensorceler toutes les jeunesse ; il y en a une que je vous défie de vous en faire jamais écouter, et c'est justement celle pour qui vous venez rôder autour de c'te chaumière.

ROGER.

Marie Simon... la plus jolie, la plus adorable de toutes.

URBAIN.

Ne prenez donc pas feu comme ça... Elle est jolie, elle est adorable, c'est vrai, mais elle est sage, mais elle est vertueuse, et puis... quelque chose me dit là qu'elle a le cœur pris pour... quelqu'un.

ROGER.

Toi ?

URBAIN (se rengorgeant).

On ne sait pas. Et quand elle serait assez aveugle pour ne pas remarquer mes avantages, j'ai un moyen certain pour lui plaire.

ROGER.

Pour plaire à Marie... Lequel ?

URBAIN.

Tiens ! il est bon enfant... il croit que je vas le lui dire.

ROGER.

Tu n'en as pas...

URBAIN.

J'en ai.

ROGER.

Mais non.

URBAIN.

Mais si.

ROGER.

Tu mens...

URBAIN.

Vous me donnez un démenti ! vous osez me le donner !

ROGER.

Parfaitement.

URBAIN.

Oh ! jarni !... ça aurait des suites, si vous n'étiez pas

militaire. Ah ! je mens, ah ! je n'en ai pas de moyen pour plaire et pour épouser. Voyons un peu, vous qui faites le fendant, connaissez-vous la position du père Simon ? Savez-vous qu'il est sans ressources, lui et sa fille, à qui il n'en a rien dit pourtant, le brave homme... Savez-vous enfin que c'te chaumière et tout ce qu'elle renferme n'est plus à lui, et qu'on va le saisir?... Le savez-vous ça ?

ROGER.

Est-ce possible ! Marie !... son père !...

URBAIN.

Là ! vous voyez bien... vous ne le saviez pas.

ROGER.

C'est vrai !

URBAIN.

Eh bien ! je vous l'apprends...

ROGER.

Merci.

URBAIN.

Il n'y a pas de quoi. Comprenez-vous maintenant que le paysan cossu, possesseur de cinq lopins de terre et d'une foule d'animaux domestiques, a quelque chose à lui offrir, ainsi qu'à sa fille Marie, pour empêcher la misère qui les menace, tandis que vous, un pauvre diable de soldat.

ROGER.

Eh bien ?

URBAIN.

Eh bien ! vous me ferez peut-être accroire que vous avez gagné cinquante mille livres de rente en servant le roi.

ROGER.

Tu as toujours raison... Je te demande pardon, mon

ami, de t'avoir donné un démenti... ton moyen est excellent.

URBAIN.

Ah ! vous l'avouez !... c'est heureux !

ROGER.

Il doit réussir...

URBAIN.

N'est-ce pas ?

ROGER.

Infailiblement. Bonjour, Urbain, je te remercie.

URBAIN.

Encore ! et de quoi ?

ROGER.

De la leçon...

URBAIN.

De la leçon !... alors vous en profiterez ?

ROGER.

Sur-le-champ... Adieu, mon garçon... (*Il sort.*)

URBAIN.

Au diable, militaire... (*A lui-même.*) Je lui ai fait peur, il me fait des excuses... Ah ! voilà mamzelle Marie, avec son père. Voyons, il s'agit d'être éloquentieux.

SCÈNE IV.

SIMON, MARIE, URBAIN.

MARIE (*sortant avec son père de la cabane.*)

Venez, venez, mon bon père, l'air vous fera du bien, appuyez-vous sur mon bras.

SIMON.

Mais je n'en ai pas besoin, ma fille ; je suis guéri... Tiens, voilà Urbain !...

URBAIN.

Oui, père Simon, Urbain en personne. Je viens pour

vous parler de quelque chose, à vous et à mamzelle Marie.

MARIE.

A moi?... Quelque chose pour la noce de ce soir ?

URBAIN.

Non... pour une autre noce.

MARIE.

Une autre ?

URBAIN.

Qui viendra plus tard, et où je voudrais être un peu plus que le garçon d'honneur.

MARIE et SIMON (ensemble).

Comment ?

URBAIN.

Tenez, mamzelle Marie... je n'y vas pas par quatre chemins... Il y a pas loin de vous un garçon pas trop mal tourné... un blond, tirant sur le roux, qui possède cinq lopins de terre, une maison assez gentille, un cœur sensible, avec des oies, un peu d'esprit et beaucoup de canards...

SIMON.

Ah ! bah !...

MARIE (riant).

Ah ! ah ! ah !...

URBAIN.

Eh bien ! tout ça, mamzelle, avec la permission de votre père, je le mets à vos pieds, si vous daignez vous baisser pour le prendre.

MARIE (riant).

Ah ! ah ! ah ! vraiment ?

URBAIN.

Vous riez ?

SIMON.

Écoute donc, mon garçon, ta demande est assez gaie pour ça...

URBAIN.

Si elle est gaie, elle est aussi de circonstance.

SIMON.

De circonstance?

MARIE.

A quel propos?

URBAIN.

A propos, mamzelle Marie, que votre champ et toute la récolte ont péri par la grêle, que pendant plus de deux mois la maladie de votre père ne lui a pas permis de travailler, et qu'enfin il est ruiné.

MARIE.

Ruiné !

SIMON.

Ça n'est pas vrai ; ne le crois pas, ma fille, ne le crois pas...

URBAIN.

Si fait... Il faut me croire, au contraire... le collecteur me l'a dit.

MARIE.

Le collecteur !

URBAIN.

Et, ce soir même, il s'apprête à tout saisir dans votre cabane.

MARIE.

Grand Dieu ! et vous ne m'avez rien dit, père?...

SIMON.

Je voulais garder pour moi seul tout le chagrin.

MARIE.

Ainsi, nous sommes perdus !

URBAIN.

Mais non... vous êtes sauvés... grâce à la demande de circonstance que je viens de vous faire... Je vends pour vous un lopin de terre, mes canards et mes oies ; il nous restera ma maison et mon esprit pour vous abriter et vous divertir, mes quatre lopins et mon cœur pour vous faire vivre et vous aimer... (*Avec un soupir.*) Ah ! bien vous aimer...

SIMON.

Brave garçon !

MARIE.

Oui, brave garçon ! Mais vous épouser !...

URBAIN.

C'est facile, et ça n'est peut-être pas désagréable.

MARIE (à Simon).

Mon père, je ne veux pas me marier.

URBAIN.

Ne dites donc pas ça... Toutes les jeunes filles le disent au premier moment. Mais la réflexion. Vous avez jusqu'à ce soir pour réfléchir.

MARIE.

Mais je vous assure...

URBAIN.

Ne m'assurez rien. Prenez votre temps. Je m'en vas joindre un voyageur qui m'attend au château et je reviens... (*Bas à Simon.*) Père Simon, dites-lui de moi beaucoup de bien... trop de bien ! Ça ne sera pas encore assez...

Il entre au château.

SCÈNE V.

SIMON, MARIE.

SIMON.

Qu'en dis-tu, Marie ?

2

MARIE.

Je dis que je ne serai pas heureuse en épousant Urbain. Mais pour vous, mon père, pour éloigner de vous le malheur qui vous menace... je suis prête.

SIMON.

Et moi, je refuse... Non, je ne veux pas assurer le repos de ma vieillesse en sacrifiant ma fille.

MARIE.

Cependant...

SIMON.

D'ailleurs, j'ai une autre ressource.

MARIE.

Laquelle?

SIMON.

Mon ancien général, le marquis de Clavières, le mari de ta pauvre marraine que nous aimions tant et que nous pleurons toujours, m'a offert, et dernièrement encore, de te prendre chez lui et de te donner une bonne place parmi les gens de sa maison...

MARIE (avec effroi).

Dans sa maison !... moi, dans le château de Clavières?...

SIMON.

Oui, je sais combien il sera cruel pour toi d'être en service... Mais, je l'espère, la bonté du marquis...

MARIE.

Oh ! ce n'est pas ça, mon père.

SIMON.

Alors, quel motif ? quand lui-même te demande en souvenir de sa première femme...

MARIE.

Oh ! c'est justement ce souvenir qui me fait peur.

SIMON.

Peur du souvenir de ta marraine?

MARIE.

Peur de me retrouver dans ce château où je l'ai vue mourir.

SIMON.

Que dis-tu, mon enfant?

MARIE.

J'avais à peine dix ans... et cependant, cette image est encore là... et ses dernières paroles qu'alors je vous ai dites à mon retour.

SIMON.

Ses dernières paroles... je ne me souviens plus.

MARIE.

Moi ! moi ! mon père, elles ne s'effaceront pas de ma mémoire « Marie, Marie, » me disait-elle d'une voix déchirante, et en me regardant avec terreur, « sors de cette maison, il le faut... elle est maudite. Ici, pour toi le désespoir et la mort. Va-t-en ! va-t-en de ce château et n'y rentre jamais. » Elle expira en murmurant encore... Jamais. Je m'évanouis... Le lendemain, j'étais ici, auprès de vous. Ou vous avait rendu votre fille.

SIMON.

Reviens à toi, ma pauvre enfant, et songe que si la marquise a pu te parler ainsi dans le délire de la fièvre, plus calme elle tenait un autre langage... La preuve... tiens, tu n'as qu'à regarder ce livre de prières que tu tiens d'elle, et qui ne te quitte jamais... (*Marie tire de sa poche le petit livre rouge et l'embrasse. Simon poursuit en ouvrant le livre avec elle.*) Si tous les deux, pauvres ignorans que nous sommes, nous ne savons pas déchiffrer ce qu'elle a écrit sur cette première page, du

moins notre digne pasteur nous en a fait si souvent la lecture...

MARIE.

Que je le sais par cœur. Et vous aussi, mon père.

SIMON.

Elle t'engage, au jour de tes chagrins, à t'adresser à sa famille. Tu vois donc bien que tes frayeurs...

MARIE.

Oh ! je ne puis les vaincre... Sa famille ! Pour elle, déjà n'est-il pas trop vrai que cette maison est maudite ! Une étrangère a pris la place de ma marraine ! Son fils... qu'elle aimait tant, ma chère bienfaitrice, est indigne de son nom, indigne de sa mère ; et le marquis lui-même, malheureux, désespéré. Mon père, ces douleurs sont encore un présage des miennes. Revoir cette chambre mortuaire, ces lieux toujours remplis pour moi de ses souffrances et de son agonie. Ne l'ordonnez pas, je vous en supplie, mon père, ne m'ordonnez pas de vous quitter.

SIMON.

Calme-toi, calme-toi, Marie, et que Dieu nous prenne en pitié...

Il l'embrasse en pleurant ; Roger vient de reparaitre, il s'approche et s'incline devant Simon et sa fille.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER.

M. Simon, je vous salue.

SIMON.

Ah ! quelqu'un.

MARIE (se retirant avec émotion des bras de son père).

M. Roger !

ROGER.

Pardonnez-moi, j'arrive mal à propos, peut-être.

SIMON.

Je ne dis pas ça.

ROGER.

Mais il faut absolument que je vous parle... et vous aurez un peu d'indulgence, vous qui avez porté l'uniforme, pour moi qui le porte aujourd'hui.

SIMON.

Je vous écoute.

MARIE (à part). Que va-t-il dire ?

ROGER.

Au régiment, nous avons une habitude, c'était de ne prendre aucune résolution sérieuse sans la marquer par un service rendu à quelqu'un.

SIMON.

Bonne habitude !

ROGER.

N'est-ce pas ? Eh bien ! ma résolution sérieuse, c'est de ne plus quitter ce village, où le hasard m'a conduit, il y a trois mois quand j'ai pris mon congé. (*Regardant expressivement Marie.*) Il me semble à présent que je ne pourrais plus vivre ailleurs... Je veux m'y fixer pour toujours...

MARIE (à part). Pour toujours !

ROGER.

Et alors, pour ne pas manquer à cette bonne habitude que vous approuviez tout-à-l'heure, j'ai un service à rendre, et je choisis pour cela le meilleur, le plus honnête homme du pays, vous, M. Simon.

SIMON.

Moi ! comment ?

ROGER.

Je viens d'apprendre les bruits fâcheux qui circulent. La saisie dont vous menace le collecteur.

SIMON.

Monsieur...

ROGER (tirant une bourse de sa poche). J'offre pour vous tirer de peine quelques économies dont je puis disposer... l'ohole du soldat, le denier du pauvre. Et vous ne me refuserez pas... (*A Marie.*) Mademoiselle... par grâce, dites donc à votre père de ne pas me refuser.

MARIE.

Acceptez, mon père... je vous en prie.

SIMON.

Tu le veux, mon enfant. (*Il la prend.*) M. Roger, ma reconnaissance...

ROGER.

C'est moi qui deviens votre obligé... (*Regardant Marie avec amour.*) Car vous consentez à me porter bonheur, quand je suis résolu à passer toute ma vie dans ce village.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, URBAIN.

URBAIN (reparaissant à l'entrée du château). Toute la vie ! Qu'est-ce qu'il dit donc là, le militaire ? (*A Roger.*) Qu'est-ce que vous dites donc ?

ROGER (l'apercevant et à demi-voix). Ah ! te voilà, Urbain. Je te remercie plus que jamais, mon garçon.

URBAIN. Plaît-il ?

ROGER (de même).

Décidément, ton moyen était excellent.

URBAIN.

Mon moyen !

ROGER (saluant Simon et Marie). Au revoir ! au revoir !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins ROGER.

SIMON.

Mais je n'en reviens pas, Marie. Je me demande encore si j'ai bien fait de te croire et de prendre son argent.

URBAIN.

Son argent. Il avait de l'argent, lui !

MARIE.

Mon père, je puis enfin, je dois tout vous dire ! Ce jeune homme, cet étranger... il aime votre fille, et il en est aimé.

SIMON.

Aimé !

URBAIN.

Eh bien ! et moi donc ?

MARIE.

Vous ! Pardon, M. Urbain, pardon, je suis une honnête fille, et vous laisser ignorer la vérité, ce serait vous tromper. Je ne le veux pas.

URBAIN.

Comment ! c'est là la réponse qui m'attendait... quand je plante là mon voyageur pour venir la chercher plus vite ! J'apprends qu'on me préfère l'oiseau de passage.

MARIE.

Mon Dieu ! vous dire comment et pourquoi je l'ai aimé, lui plutôt que vous, M. Urbain... en vérité, je ne le sais pas. C'est plus fort que moi, c'est sans le vouloir. On ne s'aperçoit pas d'abord... on ne se rend pas compte de ce qu'on éprouve...

URBAIN.

C'est vrai, ça m'est venu comme ça.

MARIE.

On voit à la fête du pays... Tenez, c'était il y a trois mois, mon père...

URBAIN.

Trois mois ! J'avais la bêtise d'être absent !

MARIE.

On voit un jeune homme, pâle et triste, qui ne vous quitte pas des yeux. Et malgré soi, on est émue de son émotion, de sa douleur qui semble si vraie. Il vous invite, on accepte... et sa main tremble dans la vôtre. La soirée s'écoule ainsi, et bien vite... sans qu'on se dise rien, et pourtant il semble à la fin du bal que depuis longtemps on se connaisse, et qu'on ait du chagrin de se quitter. Puis avant de partir, il vous demande votre nom, il s'arrête devant un des marchands de la fête, et il choisit... (*Elle tire de sa poche un petit flacon.*)

SIMON.

Qu'est-ce que cela ?

MARIE.

Il y a là, vous dit-il, un chiffre composé de deux lettres, la première de votre nom, la première du mien. Marie ! Roger !

URBAIN.

Vous savez donc lire à présent ?

MARIE.

Je répète ce qu'il m'a dit.

SIMON.

Et tu as accepté, mon enfant ?

MARIE.

Je voulais refuser. J'ai vu dans ses yeux de grosses larmes... alors, pendant que j'hésitais à le lui rendre, il avait disparu.

SIMON.

Et depuis ?

URBAIN.

Oui, depuis ?

MARIE.

C'est à peine si je l'ai revu, tant je me suis efforcée de l'éviter, de le fuir. Vous étiez souffrant, mon père, je tremblais pour vos jours, et je me serais reproché d'avoir une pensée, une seule qui ne fût pas à vous... Mais aujourd'hui, aujourd'hui que vous êtes sauvé, que le ciel vous rend à mon amour, j'ai été heureuse de le revoir, de m'assurer qu'il m'aimait toujours et que sa tendresse était sincère.

URBAIN (secouant la tête).

Sincère !

MARIE (à son père).

Vous-même, ne l'avez-vous pas entendu ? il veut se fixer dans ce village... il ne peut plus vivre ailleurs, et il est résolu à y passer toute sa vie. Ah ! j'ai compris ses regards bien plus que ses paroles. Ses offres de service, il les faisait au père de celle qu'il aime. Et moi, moi, en vous disant d'accepter, je lui disais à lui que je consentais à être sa femme !

SIMON.

Sa femme !

URBAIN.

Jarni ! Et c'est comme ça qu'elle m'aurait aimé si ce gremlin de militaire...

SIMON.

Allons, tais-toi. Urbain ; sois homme et ne te déssole pas comme un enfant. C'est une fille sage et raisonnable, et le choix qu'elle a fait, il faut bien que je l'approuve.

URBAIN.

Merci !

MARIE.

Mon bon père !

SIMON.

Viens avec moi, mon garçon, nous allons payer ensemble le collecteur. Viens ; si tu n'es pas mon gendre, tu seras toujours mon ami.

URBAIN (en sortant avec Simon).

J'aurais mieux aimé être votre gendre et ne pas être... non, ce n'est pas ça que je voulais dire...

Il disparaît par la droite avec Simon. Roger guette leur départ, et Marie, après avoir reconduit son père, descend la scène pour rentrer dans la chaumière.

SCÈNE IX.

MARIE, ROGER.

ROGER (à lui-même).

Enfin, ils s'éloignent. (*Haut en s'approchant d'elle.*)
Marie !

MARIE.

Ah ! c'est lui !

ROGER.

Je puis enfin vous dire tout ce que mon âme renferme pour vous de tendresse et d'amour.

MARIE.

M. Roger, je me confie à vous, et mon père m'approuve.

ROGER (à part avec surprise).

Son père !

MARIE.

Il sait, lui, que je ne suis pas coupable en vous écoutant, en vous avouant que j'ai du bonheur à vous entendre.

ROGER.

Ah ! .. votre père... vous lui avez dit ?

MARIE.

J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

ROGER.

Sans doute. (*A part.*) Au fait, raison de plus pour exécuter mon projet.

MARIE.

Que dites-vous ?

ROGER.

Je dis qu'en effet, mademoiselle... ma chère Marie, vous devez croire à mon affection sans bornes, à cette passion profonde qui ne finira qu'avec ma vie ! Je dis, qu'après l'aveu charmant que vous venez de me faire, vous m'accorderez sans peine la grâce que je venais vous demander.

MARIE.

Une grâce, à vous !...

Roger semble poursuivre plus bas l'entretien commencé avec elle.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ (sortant par la grille du château, les clefs à la main, et cherchant des yeux autour de lui).

Il est fou, ce paysan ; il me laisse là avec...

ROGER (sans le voir).

Oui, ce soir, à cette noce à laquelle sont venues vous inviter vos jeunes compagnes, à cette fête qui va me rappeler celle où j'ai eu le bonheur de vous voir pour la première fois, (*Grandpré semble frappé du son de voix de Roger, il l'écoute et le regarde avec la plus grande attention. Roger poursuit sans le voir.*) vous n'aurez pas d'autre cavalier que moi. Et d'abord, vous me pro-

mettez de m'attendre ici... et que nous partirons ensemble.

MARIE. Ensemble... oui, avec mon père.

ROGER (à part).

Son père ! toujours !

MARIE.

Il sera heureux de nous accompagner... Je lui ai dit que je serais votre femme.

ROGER (à part).

Ma femme !

GRANDPRÉ (s'approchant de lui et venant lui tendre la main).

Vous ici, Roger !

ROGER.

Ciel ! Grandpré !

GRANDPRÉ.

Vous, M. le...

ROGER (vivement à demi-voix).

Silence, monsieur, silence !

MARIE (à part, observant avec émotion ce qui se passe).

Un grand seigneur, sans doute, et il lui tend la main, à lui, un pauvre soldat... c'est étrange !

On entend au lointain l'air de la Cauchoise.

ROGER.

Marie, entendez-vous ? Cette musique, celle de la fête.

MARIE (très émue et s'efforçant de sourire).

Oui, la fête. Je veux être belle et me parer pour vous de mes plus beaux atours. Ce soir, votre danseuse, votre fiancée doit vous faire honneur. Je reviens, je reviens...

Elle salue Grandpré et elle entre dans la chaumière. On la voit un instant à la fenêtre écouter avec anxiété les premiers mots de la scène suivante.

SCÈNE XI.
GRANDPRÉ, ROGER.

GRANDPRÉ.

Ainsi, lorsque vous abandonniez la maison paternelle, M. le comte...

MARIE (répétant avec douleur).

M. le comte !...

Elle referme la fenêtre et le public cesse de la voir.

ROGER.

Oh ! trêve de morale, je vous prie... le moment est mal choisi, et je ne suis pas d'humeur à vous entendre.

GRANDPRÉ.

Vous m'entendrez pourtant... je l'exige, au nom de la reconnaissance que j'ai vouée à votre père, au nom de l'amitié que je vous porte à vous-même.

ROGER.

Si, en effet, vous êtes encore mon ami, laissez-moi, ne m'interrogez pas en ce moment.

GRANDPRÉ.

En ce moment où le hasard nous met en face, je veux vous ramener dans la voie qui convient à tout homme noble et raisonnable. Qu'avez-vous fait jusqu'ici ? Vous avez entamé toutes les carrières, vous les avez toutes abandonnées pour vous précipiter dans cette vie aventureuse. Deux fois vous avez quitté votre famille pour vous livrer aux folies, à la débauche : vous avez dissipé une partie de la fortune de votre mère ; et je vous trouve ici, aux prises avec une jeune fille pauvre que vous abusez par des promesses ; car je ne puis supposer que vous ayez l'intention de l'épouser... et vous vous étonnez que moi, témoin d'un pareil scandale...

ROGER.

Eh ! ce sont vos éternels reproches à tous qui m'ont

poussé là où je suis arrivé. Toujours la sévérité, l'indifférence qui laissent à mes passions le temps de faire du ravage!... C'est ainsi que, passant d'un état à un autre, médecin d'abord pour essayer de partager les goûts de mon père et sa passion pour la science, puis stagiaire d'après votre conseil à vous M. l'avocat, puis enfin soldat, d'après le penchant de mon âme qui me poussaient de préférence à une vie de dangers et d'aventures. Cherchant partout un but à ma vie, je n'ai pu que me convaincre qu'il me manquait toujours, et je n'ai plus voulu suivre que mon caprice et ma fantaisie. On m'a refusé ce qu'il me fallait de liberté. Je l'ai prise tout entière, j'en ai usé... j'en ai abusé peut-être... à qui la faute, si je suis fait ainsi? Et maintenant on prétend m'arrêter sur cette pente fatale... On exige que je retourne en arrière. Il est trop tard, il est trop tard!

GRANDPRÉ.

Trop tard pour faire le bien, à votre âge!... pour rentrer dans la voie où votre naissance et votre fortune vous ont donné une si belle place!... Trop tard pour retourner auprès de votre père...

ROGER.

Mon père!...

GRANDPRÉ.

Il vous attend... il vous appelle... c'est moi qui vous ramènerai. Vous me suivrez, n'est-ce pas?... il faut me suivre, Roger.

ROGER.

Vous suivre!... quitter ce village! jamais! Le bonheur que je n'ai trouvé nulle part, c'est ici peut-être... ici seulement que le destin me le réserve! Non, mon ami, non, je ne vous suivrai pas.

GRANDPRÉ.

Vous restez pour séduire une jeune fille !...

ROGER.

Je reste pour être heureux. Cette jeune fille !... eh bien !... eh bien, oui, je l'aime, elle sera à moi... et ce soir, pendant la fête, je l'emmènerai bien loin de ce village.

GRANDPRÉ.

Mais c'est une mauvaise action, c'est un crime, monsieur.

ROGER.

Qu'avez-vous dit ?

GRANDPRÉ.

Oui, un crime... et pour vous empêcher de le commettre... s'il le faut... elle a un père... j'irai le prévenir.

ROGER.

Vous ne le ferez pas.

GRANDPRÉ.

A l'instant, si vous refusez encore de me suivre.

ROGER (avec force).

Vous ne le ferez pas, vous dis-je ! Pour avoir le droit d'être sans pitié envers les autres, de leur reprocher si durement leurs passions ou leurs faiblesses, il faut n'avoir ni passions ni faiblesses soi-même... Elle est donc bien complaisante et bien libre, celle que vous aimez ?

GRANDPRÉ. Celle que j'aime !

ROGER.

Celle dont un jour, je me le rappelle, vous avez refusé de me laisser voir le portrait que vous pressiez sur vos lèvres.

GRANDPRÉ (à part).

O mon Dieu ! mon Dieu !

ROGER.

Quelle est cette femme, je l'ignore... mais l'amour qu'elle vous inspire est coupable, sans doute, puisque vous cherchez à me le cacher. Oui, monsieur, c'est une séduction ou un adultère. (*Mouvement d'effroi de Grand-pré.*) Oh ! rassurez-vous, je ne vous adresse pas de reproches, moi, restez avec vos amours secrètes, mais ne troublez pas les miennes... Si vous ne gardez pas mon secret, je pénétrerai et dévoilerai le votre... Si vous parlez, je parlerai.

GRANDPRÉ (à part).

Le malheureux ! il ne soupçonne même pas le coup dont il me frappe... (*Haut.*) Roger, vos pensées sont fausses et criminelles ; — mais, quoi qu'il en soit, il y va de l'honneur d'une femme ; honneur qui doit m'être sacré avant toutes choses et puisque rien ne peut vous convaincre, je courbe la tête, et je pars...

ROGER.

Et moi, de mon côté, je vais tout préparer pour ce soir.

GRANDPRÉ.

Adieu, Roger.

ROGER.

Adieu, monsieur...

Ils sortent chacun d'un côté. La porte de la chaumière se rouvre doucement, Marie reparait pâle comme la mort, et vient tomber presque évanouie sur le banc de pierre placé devant la porte.

SCÈNE XII.

MARIE, seule.

Je voudrais mourir. Lui ! lui !... en qui je croyais, qui faisait mon avenir et ma vie... je viens de l'entendre... Il avoue que son amour est une trahison, un men-

songe ! et je n'ai que la force de pleurer !... Mon Dieu ! je l'aime donc encore, puisque je pleure, puisque je le regrette, puisque enfin... Oui, oui, je voudrais mourir !... (*Se levant et marchant avec agitation.*) Mais le ciel, m'a-t-on dit, défend de se donner la mort... et cependant, quand il nous envoie tant de chagrins et de misère, quand il nous enlève jusqu'au courage de vivre...

SIMON (au dehors).

Arrives-tu, Urbain?... Dépêche-toi donc !...

MARIE.

Ah ! mon père !... mon père !... pour lui du moins, pour lui seul, je dois avoir ce courage... Donne-moi la force, mon Dieu, de lui cacher ma douleur.

SCÈNE XIII.

**MARIE, SIMON, URBAIN, puis un instant après
LES MARIÉS, et LA NOCE.**

SIMON (entrant avec Urbain).

Nous avons fait une course inutile, mon enfant... personne chez le collecteur.

MARIE (avec un élan spontané).

Personne !... et cet or ?...

SIMON.

Le voilà.

MARIE.

Ah ! donnez ! donnez !... c'est mon ange gardien qui l'a voulu... Mon père, il faut rendre sur-le-champ cette bourse à M. Roger.

SIMON.

La lui rendre !...

URBAIN.

Très-bien... Je suis de cet avis-là.

Mais pourquoi?...

SIMON.

Il le faut !

MARIE.

Absolument...

URBAIN.

Le motif?...

SIMON.

Le motif?... je m'étais trompée... je ne l'aime pas...

MARIE.

Tu ne l'aimes pas ?

SIMON.

Enfin... je vous dis, mon père, que je ne veux pas être sa femme, et que nous ne devons pas garder cet or.

MARIE.

URBAIN.

Non... nous ne le devons pas. Je reviens sur l'eau... que ça soie moi, mamzelle, qui paye le collecteur, et qui soie votre mari...

MARIE.

Mon mari!...

URBAIN.

Tenez... v'là la noce... je vas leur annoncer à tous.

MARIE (le retenant).

Arrêtez... Urbain... arrêtez!...

Pendant cette scène, l'air de la Cauchoise a repris en sourdine d'abord, puis crescendo ; ici la Mariée et tous les paysans entrent en scène, et viennent entourer Simon et sa fille.

LA MARIÉE.

Eh bien ! Marie, nous venons te prendre... pas encore prête...

URBAIN.

C'est égal, elle est toujours jolie. Venez, venez...
(*A demi-voix.*) ma fiancée !...

MARIE.

Non, non, mes amis. Je n'irai pas à cette fête...

SIMON.

Que dis-tu, ma fille !

MARIE.

Je dis... je dis, mon père, que vous serez à l'abri
de la misère !

URBAIN.

Alors, c'est clair, vous m'épousez...

MARIE.

Non, mon ami, je ne serais pas heureuse avec vous,
vous ne seriez pas heureuse avec moi... (*A part.*) Ah !
je l'aime toujours, et je n'en pourrais jamais aimer
d'autre...

SIMON.

Marie, mais qu'as-tu donc ? que se passe-t-il... que
veux-tu ?

MARIE.

Je veux... je veux que vous me conduisiez au châ-
teau de Clavières !...

rous (avec étonnement).

Au château de Clavières !...

SIMON.

Mais, malheureuse enfant, ce matin encore, ces sou-
venirs ?...

MARIE.

Je les éteindrai...

SIMON.

Ces dernières paroles de ta marraine !...

MARIE.

Je les oublierai.

SIMON.

Ces craintes?...

MARIE.

J'ai plus peur des vivans que des morts.

SIMON.

Que signifie, mon enfant?... (*On entend au loin le bruit du tonnerre.*) Ecoute, Marie... là-bas, le bruit de l'orage....

MARIE (tressaillant).

Oui... c'est une voix de plus qui se joint à celle de ma marraine, pour m'annoncer un malheur dans cette maison où je vais chercher un asile.

SIMON.

Eh bien!...

MARIE.

Eh bien! n'importe, je veux... je dois aller au château de Clavières, tant pour vous que pour moi. Je vous en supplie!... Partons, partons à l'instant... (*A part.*) Là, du moins, je ne le reverrai jamais.

SIMON.

Mais, ma fille!...

MARIE.

Partons, vous dis je!... (*Bas.*) En chemin je vous dirai tout, mais partons...

Simon entre un instant dans la chaumière pour y prendre son chapeau et le mantelet de sa fille.

URBAIN (à Marie).

Laissez-moi du moins vous faire la conduite.

MARIE.

Non, Urbain, vous resterez pour me rendre un service...

URBAIN.

Lequel ?...

MARIE (le prenant à part).

Vous attendrez M. Roger, vous lui remettrez cet or, vous lui direz que je refuse, que je sais tout, et que je pars pour ne jamais le revoir.

URBAIN.

Bon, bon !... je la ferai, votre commission, et avec plaisir...

Simon reparait et jette le mantelet sur les épaules de sa fille.

MARIE.

Adieu, mon ami... adieu, mon pays, mes fleurs, ma verdure, la pauvre cabane où je suis née... adieu, vous tous qui m'aimez et que j'aime. Adieu ! adieu !...

Elle commence à gravir la colline avec son père et disparaît un instant, les paysans l'accompagnent jusqu'au fond, en lui faisant des signes d'adieu ; l'orage se rapproche.

SCENE XIV.

URBAIN, LA NOCE, ROGER, puis MARIE et SIMON.

ROGER.

A merveille !... l'orage va servir mes projets, en jetant le désordre dans la fête... (*Apercevant Marie et son père.*) Mais que vois-je ? elle part ?...

URBAIN (l'emmenant à part).

Mieux que ça ! elle est partie... elle sait tout, et elle m'a chargé de vous rendre votre argent et de vous donner votre congé, militaire...

Il lui remet la bourse.

ROGER.

Impossible !... Où va-t-elle ?

URBAIN.

Dans un lieu de sûreté où je vous défie bien de la poursuivre... au château de Clavières.

ROGER (poussant un cri de surprise et de joie).
Ah!... au château?...

URBAIN.

Vous le connaissez?

ROGER (vivement).

Du tout...

URBAIN.

Très-bien... (*A part.*) Enfoncé, l'oiseau de passage.

ROGER (de son côté, à part).

Au château de Clavières. Elle est à moi!...

Simon et Marie sont parvenus tout au haut de la colline, et de là ils échangent leurs derniers signes d'adieu avec Urbain et les paysans, tandis que l'orage éclate dans toute sa force.

FIN DU PREMIER ACTE.

+++++

ACTE II.

Un salon au château de Clavières. Porte au fond et portes latérales; un sofa à droite auprès d'un guéridon à gauche et auprès un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

SIMON, MARIE.

MARIE (entrant avec son père qui est en tenue de voyage).

Comme le temps passe, mon père! Depuis huit jours entiers me voilà avec vous dans cette maison qui, de loin, me paraissait si terrible!...

SIMON.

Huit jours! oui, c'est vrai qu'ils se sont bien vite écoulés... nous étions ensemble!... Mais aujourd'hui j'attends le marquis pour prendre congé de lui, te laisser sous sa protection, et malgré moi, au moment de te quitter, toi, ma fille...

MARIE.

Allons, faut-il donc à présent que je vous donne l'exemple du courage ?

SIMON.

Que veux-tu ? J'affectais autrefois de combattre les frayeurs ; mais depuis que je suis au château je les partage...

MARIE.

Oh ! moi, je ne les ai plus mon père...

SIMON.

Vrai ?

MARIE.

Vrai !... (*A part.*) A quoi bon l'attrister en lui disant adieu?... (*Haut.*) Oui, mon père, je veux tout oublier, ou du moins si je ne puis, dans cette chambre où je l'ai vue mourir, perdre le souvenir de ma marraine, je ne me rappellerai que ses bontés pour moi, sa protection que je retrouve auprès de celui qui lui a survécu. Vous l'avez dit, le marquis est si bon !

SIMON.

Mais il n'est pas le seul ici à qui tu doives obéir... et sa femme...

MARIE.

Sa femme !... Ah ! ce n'est plus ma marraine... Elle souffre... elle souffre beaucoup sans doute, et c'est là ce qui la rend parfois impatiente et colère. Mais j'ai de la résignation ; j'ai accepté à l'avance ma destinée, et je me trouve heureuse !...

SIMON.

Heureuse !... quand il n'y a que du malheur autour de toi ; car le marquis n'est plus le même... sa tristesse profonde dont il a refusé de me dire la cause...

MARIE.

C'est vrai, l'étude même ne parvient plus à le distraire.

SIMON.

L'étude?

MARIE (désignant une porte à droite).

Oui... tenez, il est là dans son cabinet de chimie.

SIMON. La chimie!... qu'est-ce que c'est que ça?

MARIE.

Dame! la chimie!... je ne sais pas, mais il paraît que beaucoup de personnes s'en occupent, surtout les grands seigneurs...

SIMON (entr'ouvrant la porte).

Ah! oui, je le vois... la tête penchée sur un gros livre... C'est vrai qu'il a l'air triste au moins... Oh! qu'est-ce que tout ça?... que d'instrumens... de globes de verre... de fourneaux... tiens! c'est drôle tout ça... y comprends-tu quelque chose, toi?

MARIE.

Non. Je sais seulement que c'est avec ça qu'il fait ce qu'il appelle ses expériences... qu'il compose même du poison...

SIMON.

Du poison!...

MARIE.

Aussi, il n'y a que lui qui entre dans ce laboratoire depuis que son fils n'est plus ici pour étudier avec lui.

SIMON.

Mais, toi... comment sais-tu?...

MARIE.

Ah! moi... je ne compte pas... il ne fait pas attention, quand il est absorbé par son travail... ou son chagrin.

SIMON.

Tais-toi... le voici.

- SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah ! C'est toi, Marie ? et toi aussi, Simon ?...

SIMON.

Oui, général, moi, prêt à partir..

LE MARQUIS.

Déjà !

SIMON.

Je retourne au village, puisque, grâce à vos secours, je puis rentrer dans ma chaumière sans crainte, et à l'abri de la misère. Je vous laisse mon enfant, bien sûr de son avenir, de son bonheur... et cependant... à l'instant de me séparer d'elle... vous comprenez ça, n'est-ce pas, mon général ?...

LE MARQUIS.

Oui, mon ami... je suis père... et j'aime avec folie mon fils tout indigne qu'il est de mon amour... je conçois bien ta tendresse et tes regrets pour une bonne et brave fille comme Marie. Mais je te réponds d'elle ; j'ai pris mes mesures pour que son service ne soit pas ici bien pénible ; j'attends, pour ajouter à ma livrée, un nouveau serviteur qu'un de mes amis s'est chargé de m'envoyer.

MARIE.

Ah ! monsieur !... comment reconnaître ?...

LE MARQUIS.

Tu ne me dois rien... je veux que ton père soit rassuré.

SIMON.

Et comment ne pas l'être avec vous, général ?... (A

Marie.) Mon enfant, je veux avoir souvent de tes nouvelles, tu me le promets...

MARIE.

Mais comment ?

LE MARQUIS.

Je m'en charge ; je t'écrirai pour elle.

SIMON.

C'est cela, et M. le curé lira pour moi... seulement, Marie, au bas de chaque lettre, tu sais...

MARIE.

Oui, mon père, une croix... ma seule manière de signer mon nom.

SIMON.

Oh ! sois tranquille, je reconnaîtrai bien ton écriture... (*Ici on entend sonner avec une certaine violence dans l'appartement à gauche, Marie tressaille. Simon avec chagrin.*) Cette sonnette... c'est pour toi, mon enfant?...

LE MARQUIS.

C'est la marquise.

MARIE.

J'y vais, M. le marquis, j'y vais...

SIMON.

Un instant encore, un instant... (*A lui-même.*) Le bruit de cette sonnette.

MARIE (bas).

Ah ! ne dites rien !... ne dites rien, mon père... (*Haut, s'efforçant de sourire.*) Embrassez-moi...

SIMON (l'embrassant).

Oui... encore, encore !

LE MARQUIS.

Allons, allons, viens, Simon... je t'accompagne jusqu'à la grande avenue...

SIMON.

Oh ! général...

LE MARQUIS.

Je le veux.

SIMON (embrassant encore sa fille).

Adieu donc, Marie, adieu...

Il sort avec le Marquis.

SCENE III.

MARIE, puis LA MARQUISE.

MARIE.

Adieu, mon père... Il m'a semblé que je l'embrassais pour la dernière fois... (*Nouveau coup de sonnette plus violent que le premier.*) Ah ! la marquise ! mon Dieu ! je l'oubliais. Courons bien vite...

Elle marche vivement vers la porte à gauche. La Marquise paraît.

LA MARQUISE (avec humeur).

Eh bien ! mademoiselle, vous n'avez donc pas entendu ?

MARIE.

Pardonnez-moi, madame, c'est que je faisais mes adieux à mon père, je l'embrassais. Qu'ordonne M^{me} la marquise ?

LA MARQUISE.

Il est bien temps... je me suis habillée sans vous. Voyons, que faites-vous là ? allez au moins ranger dans mon appartement, et n'oubliez pas de changer toutes les fleurs de mes jardinières... Allez.

MARIE.

Oui, madame... (*A part.*) Mon pauvre père !

SCENE IV.

LA MARQUISE, seule, et assise sur le sofa.

Mon Dieu ! il semble que tout le monde ici s'entende

pour me contrarier... jusqu'à cette jeune fille, qui, sous prétexte qu'elle était la filleule. Ah ! plutôt au ciel que sa marraine existât encore ! chacun serait mieux à sa place, dans cette maison, le marquis serait heureux, et moi. Pourquoi ma famille m'a-t-elle imposé ce mariage ? pourquoi moi-même, dans ma folie de jeune fille, ai-je rêvé ce titre de marquise et toutes les illusions qui l'entouraient?... Illusions d'un instant ! Quand j'ai voulu descendre dans mon cœur, il m'a répondu par un amour fatal et invincible. Alors j'ai exigé qu'il partît, lui. J'ai voulu être oubliée de lui et l'oublier moi-même. L'oublier ! impossible !...

Elle reste absorbée dans ses pensées.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, JOSEPH, puis URBAIN.

JOSEPH (entrant par le fond).

M^{me} la marquise...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce encore?... ne puis-je avoir un moment de repos ?

JOSEPH.

Madame, c'est un paysan, porteur d'une lettre de M. de Grandpré.

LA MARQUISE (se levant vivement).

Lui !... lui, m'écrite en ce moment !...

Ici Urbain se présente au fond et salue le domestique qui veut l'empêcher d'entrer.

JOSEPH (à Urbain).

Mais que faites vous donc ? Je ne sais pas si M^{me} la marquise...

LA MARQUISE (à Joseph).

Laissez nous... (Joseph sort.)

URBAIN (à part).

Enfin, m'y voilà ! ce n'est pas sans peine?...

LA MARQUISE (esseyant de se contenir).

Approchez... que voulez vous !

URBAIN.

Ce que je veux. Je veux M. le marquis de Clavières...

LA MARQUISE (étonnée).

Mon mari. On m'avait dit...

URBAIN.

Ah ! vous êtes M^{me} la marquise... (A part.) Superbe femme... (Haut.) Alors, c'est bien différent... pour vous... mais pour moi, c'est la même chose...

LA MARQUISE.

Comment ?

URBAIN (tirant une lettre de sa poche).

Oui, M. de Grandpré m'a remis cette lettre pour M. le marquis, ou pour M^{me} la marquise... à croix ou pile, qu'il m'a dit... ça lui est égal que ça soit monsieur ou madame...

LA MARQUISE (à part).

C'est étrange... (Haut.) Et où vous l'a-t-il remise, cette lettre ?

URBAIN.

Il me l'a remis dans la main...

LA MARQUISE.

Je vous demande dans quel endroit ?

URBAIN.

Ah !... au château de notre village, dont il m'a rapporté les clefs. Et alors, comme en jasant avec lui, je lui avais dit que je ne voulais pas être domestique... il s'est trouvé au contraire qu'il m'était venu des raisons pour le vouloir... et d'après ça... parce qu'à mon âge...

et avec mes sentimens!... et ma délicatesse de jeune homme... vous comprenez, M^{me} la marquise... voilà la chose...

LA MARQUISE.

Voyons cette lettre .. (*A part.*) Je suis toute tremblante.

URBAIN (à part, après lui avoir donné la lettre).

C'est le moment de déployer mes avantages. J'aurais dû me faire friser à la mamour.

LA MARQUISE (lisant).

« M. le marquis, le jeune paysan qui vous remettra cette lettre...

URBAIN. C'est moi, le jeune paysan.

LA MARQUISE (continuant).

« M'a semblé remplir toutes les conditions que vous demandez pour entrer à votre service...

URBAIN (saluant).

En qualité de domestique mâle.

LA MARQUISE (continuant).

« J'espère que vous serez satisfait de mon choix...

URBAIN.

Et moi aussi, M^{me} la marquise, j'en nourris l'espoir.

LA MARQUISE (continuant).

« Je croyais même vous présenter mon protégé, mais je ne le puis pas ; je ne serai de retour à Caen que demain. » (*A part.*) Il revient.

URBAIN.

Demain, c'est aujourd'hui, parce que la lettre est d'hier.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui ! Il est donc ici ?

URBAIN.

Certainement. Je suis venu à pied et lui en voiture.

Je l'ai vu ce matin qui arrivait, et il m'a dit que la journée ne se passerait pas sans qu'il vienne vous voir.

LA MARQUISE.

Me voir... aujourd'hui !

URBAIN.

Aujourd'hui même, pour savoir si je suis reçu.

LA MARQUISE.

Il suffit... (*Elle sonne. A Joseph qui entre.*) Joseph, emmenez ce jeune homme, qui fait désormais partie de la maison, et qu'on lui donne une livrée. Allez.

URBAIN (à part).

Une livrée, c'est humiliant ; mais ça comble tous mes vœux.

LA MARQUISE (à part).

Et maintenant, retirons-nous ; car dans le trouble où je suis, je veux éviter sa présence.

JOSEPH (au moment de s'éloigner, se retourne et annonce).

M. de Grandpré !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRANDPRÉ.

URBAIN.

Ah ! mon protecteur !

LA MARQUISE (à part).

Il est trop tard !

URBAIN (à Grandpré qui entre et salue la Marquise).

Vous arrivez comme mars en carême ! Je suis adopté ; je vais prendre la livrée !... (*A part.*) Elle est servante, elle, je peux bien me faire domestique.

JOSEPH (à Urbain).

Venez donc.

URBAIN.

Ou y va... (*Il sort avec Joseph.*)

SCÈNE VI.

GRANDPRÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous ici, monsieur !... Devais-je m'attendre ?

GRANDPRÉ.

Pardon, madame ! Mes devoirs d'avocat m'ont ramené, et bienfait du ciel ou fatalité, je bénis cette circonstance qui m'a permis de vous revoir.

LA MARQUISE.

Monsieur !... la maison où nous sommes est celle du marquis de Clavières, mon époux !...

GRANDPRÉ.

Je ne l'ai jamais oublié, madame, le ciel m'est témoin combien cette maison m'est sacrée !... Ami de mon père mort avant l'âge, M. de Clavières m'a traité comme un fils ; je lui doit tout, mon éducation, ma carrière, la position brillante qu'il m'a faite, et j'ai appliqué mes meilleurs sentimens à m'honorer d'une éternelle reconnaissance envers lui. Ne craignez donc pas, madame, lorsqu'un instant j'abandonne mon âme au douloureux bonheur de vous revoir, ne craignez pas que je perde le souvenir de mes devoirs envers mon bienfaiteur. Ma vie pour la sienne, mon bonheur pour le sien. Entre vous et moi, plus un mot de ce fatal amour...

LA MARQUISE.

Eh bien ! monsieur, j'aurai plus que vous encore de force et de courage. Ecoutez... dans la situation cruelle qui nous est faite, dans la lutte terrible que tout va augmenter encore, ce n'est pas assez de la seule barrière qui s'élève entre nous.

GRANDPRÉ.

Que voulez-vous dire ?...

LA MARQUISE.

Il était question avant votre départ d'un projet de mariage...

GRANDPRÉ.

Moi... enchaîner ma vie !

LA MARQUISE.

Comme la mienne est enchaînée à celle du marquis.

GRANDPRÉ.

Moi qui ne respire qu'en vous, prendre une femme !

LA MARQUISE.

Oui, une femme dont vous respecterez le bonheur... comme je respecte le sien à lui.

GRANDPRÉ.

Mais, madame...

LA MARQUISE.

Oh ! cessez, cessez de me dire que vous avez du courage, et que vous donneriez votre existence pour celle de votre bienfaiteur ! Je suis assez forte, moi, pour vous montrer la rivale qui doit me faire oublier... Je vous trace en pleurant un devoir qui me tue, et vous... insensible à mes larmes, vous me répondez par un refus.

GRANDPRÉ.

Non, madame, vous le voulez .. je suis prêt à vous obéir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS (au fond, à part).

Ensemble !

LA MARQUISE et GRANDPRÉ.

Le marquis !

LE MARQUIS.

Vous, Grandpré ! vous êtes chez moi, et l'on ne m'a pas prévenu !

LA MARQUISE.

M. de Grandpré est de retour depuis ce matin seulement de son voyage, et nous devons lui savoir gré de sa visite empressée ; car elle a pour but une communication qu'on ne fait qu'à ses meilleurs amis.

LE MARQUIS.

A ce titre, en effet, elle nous était acquise. Et cette communication, c'est ?

LA MARQUISE.

C'est son mariage.

LE MARQUIS.

Son mariage !

GRANDPRÉ.

Oui, M. le marquis, cette alliance projetée, il y a quelque temps, avec la famille de Moranges...

LE MARQUIS.

Vous y aviez renoncé, ce me semble ?

GRANDPRÉ.

Elle n'était qu'ajournée ! mais de nouvelles réflexions m'ont déterminé à la conclure, et avant que personne ait pu l'apprendre, je me suis fait un devoir, ainsi que l'a dit M^{me} la marquise, de venir vous l'annoncer, à vous, le meilleur ami de mon père... vous à qui je suis à jamais attaché par la reconnaissance... par l'affection surtout.

LE MARQUIS (lui tendant la main).

Je vous crois, mon ami, je vous crois... et j'approuve en tout point ce mariage. (*A la Marquise.*) M^{me} de Moranges est plus jeune de quelques années seulement. Leurs goûts, leurs penchans doivent être les mêmes... C'est le bonheur en ménage, il ne faut pas chercher au delà... (*Mouvement douloureux de la Marquis, le marquis reprend vivement en s'adressant à Grandpré.*)

Voilà pourquoi je suis heureux de la nouvelle que vous venez de m'apprendre ; voilà pourquoi moi, qui ai cherché à remplacer votre père dans quelques occasions de votre vie, je demande à le remplacer dans celle-ci, plus solennelle et plus importante, et croyez-le bien, la bénédiction d'un vieillard porte toujours bonheur.

GRANDPRÉ.

C'est là tout mon espoir, M. le marquis. Mais l'heure m'appelle au tribunal... permettez-moi...

LE MARQUIS (lui tendant encore la main).

Au revoir, mon ami, au revoir.

GRANDPRÉ.

M^{me} la marquise... (*Il salue profondément et sort.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS (à part).

Tous les deux ont du courage et de l'honneur... et cependant, le bonheur a fui pour toujours du château de Clavières ! (*Il va s'asseoir à gauche avec accablement.*)

LA MARQUISE (s'approchant de lui).

Mon sieur ! vous souffrez ce matin ? vous avez des chagrins que j'ignore et que je voudrais adoucir au prix de ma vie.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, madame. Des chagrins ! je n'en ai pas... ou plutôt un seul... toujours le même ! Mon fils ! n'est-ce pas assez ?

LA MARQUISE.

Mais ne m'aviez-vous pas dit qu'il vous avait écrit, pour vous annoncer son retour ?

LE MARQUIS.

C'est vrai, la semaine dernière, le jour même où Ma-

rie Simon est arrivée ici avec son père; mais depuis, pas de nouvelles...

LA MARQUISE.

Il hésite peut-être à reparaitre devant nous, il redoute votre colère.

LE MARQUIS.

Ma colère! non, il me connaît trop bien pour la redouter jamais. (*Avec amertume.*) On ne me craint pas, madame! mais on ne m'aime pas!

LA MARQUISE.

Monsieur!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE (une lettre à la main).

M. le marquis, une lettre très-pressée qu'on apporte pour vous!

LE MARQUIS (la prenant et l'ouvrant).

Donne, mon enfant! Ah! c'est de lui, de mon fils! il revient, aujourd'hui même.

LA MARQUISE.

Enfin!

MARIE.

Quel bonheur!

LE MARQUIS.

Mon fils! je vais le revoir, lui pardonner, et, je l'espère, le garder près de moi. Venez, venez, madame, je n'ai plus de chagrin maintenant... je vais embrasser mon fils.

LA MARQUISE (à part).

Et moi, en voyant son bonheur, j'oublierai mes souffrances. (*Ils sortent ensemble par le fond.*)

MARIE (un instant seule).

Le fils de ma bienfaitrice... il va revenir, et je vais

le connaître à mon tour... Ses traits peut-être vont me rappeler ceux de sa mère... et je ne sais pourquoi j'éprouve là une curiosité, une impatience ! On vient ! c'est lui, sans doute, oui, c'est lui !...

Elle marche vivement vers la porte du fond.

SCENE XI.

MARIE, URBAIN.

URBAIN (entrant en grande livrée).

Oui, mamzelle, c'est moi-même.

MARIE (reculant avec surprise).

Urbain ! ici et sous ce costume !

URBAIN.

Ne m'en parlez pas... je rougis de le porter... quoi qu'on m'ait assuré que je le portais très-galamment... C'est une grande livrée... elle est même trop grande pour moi, mais c'était le seul moyen de me rapprocher de vous.

MARIE.

Quoi ! c'était pour moi ?

URBAIN.

Vous croyez peut-être que c'est pour mes menus plaisirs. Elle part... elle s'en va, que je me suis dit... et plutôt que de me devoir quelque chose... elle met sa liberté en gage... elle se donne des maîtres. Eh bien ! ça t'indique ton devoir, ça, mon garçon, elle a eu le courage de se faire servante... aie la grandeur d'âme de te faire domestique.

MARIE.

Domestique ! vous !

URBAIN.

Ma foi, oui... domestique mâle... comme vous êtes domestique... de l'autre sexe.

MARIE. Quand vous pouviez être heureux là-bas.

URBAIN.

Heureux ! loin de vous ! j'aime mieux être malheureux auprès. Mon Dieu ! je sais bien que vous ne m'en aimerez pas davantage, dans les commencemens surtout ; mais peut-être bien qu'à la longue, on ne sait pas, et en attendant, je vous verrai tous les jours, je vous parlerai, et si le travail vous paraît trop rude, eh bien ! je serai là pour vous aider, pour faire votre part avec la mienne, avant la mienne. La mienne... je ne la ferai peut-être jamais ; mais je ferai toujours la vôtre. Il ne faudra pas vous gêner ; mamzelle, vous n'aurez qu'à commander.

MARIE (à part).

Pauvre garçon !... (*Haut.*) Merci, mon bon Urbain, merci ; mais vous avez eu tort d'abandonner par un coup de tête...

URBAIN.

Du tout, c'est un coup du cœur ! Oh ! je ne vous demande rien pour ça, j'ai ma conscience, je suis content de moi ; je suis fier de penser que l'autre n'aurait pas fait ça, lui, qui, à cette heure, vous oublie auprès des autres jolies filles du village, et que vous ne verrez plus au moins.

MARIE.

Oh ! non, non, je ne le verrai plus et j'en suis heureuse !...

Ici Roger paraît au fond du théâtre en élégant habit de voyage, parle bas à Joseph qui l'accompagne et qui s'éloigne aussitôt.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER (descendant vivement la scène).

Marie ! Marie !

MARIE.

Ciel ! lui ! lui !

URBAIN (l'apercevant).

L'oiseau déguisé en grand seigneur comme je suis
déguisé en grand domestique.

ROGER (pressant Marie dans ses bras).

Marie ! je t'aime... je t'aime toujours.

URBAIN.

Devant moi... il est sans gêne.

ROGER.

Si tu ne m'as pas revu plus tôt, c'est que j'attendais
le départ de ton père.

URBAIN (se plaçant entre Roger et Marie).

Permettez, permettez, ce n'est pas l'habitude d'entrer
quelque part sans se faire annoncer, et puisque je suis
de la maison, j'ai le droit de vous demander qui vous
êtes.

ROGER.

Qui je suis ?

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS (accourant, précédé par Joseph).

Mon fils ! mon fils ! il est ici !

ROGER (s'inclinant).

Mon père !

MARIE (tremblante).

Ah ! son fils !

URBAIN (tombant sur un siège).

Lui ! mon maître ! Gredin de sort !

LE MARQUIS (tendant les bras à son fils).

Mais viens... viens donc !

ROGER (l'embrassant).

Mon père !

LE MARQUIS.

Que tu nous as fait attendre ! je voulais être sévère avec toi, t'adresser des reproches ; mais te voilà de retour, je n'en ai plus la force.

ROGER.

Il n'a pas tenu à moi, je vous jure, d'abréger mon absence. Je desirais cette réunion de toutes les forces de mon âme... mais des raisons indépendantes de ma volonté...

LE MARQUIS.

Va, je ne te demande rien. Te voilà, c'est tout ce qu'il me faut... tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas ?

ROGER (regardant Marie).

Non, mon père .. non, je ne vous quitterai plus !

LE MARQUIS.

Bien. Ta belle-mère est prévenue... elle t'attend... Viens donc, que tout ici se ressente de ma joie, de mon bonheur ! L'enfant prodigue est de retour ! Viens, mon Roger !

ROGER (regardant toujours Marie).

Oui, mon père. (*Il sort avec le Marquis.*)

SCENE XIV.

MARIE, URBAIN, puis JOSEPH.

MARIE.

Lui, Roger ? le fils du marquis !

URBAIN (avec colère).

Ah ! c'est le fils du marquis ! Eh bien ! je m'établis en sentinelle à côté de vous... je marche sur vos talons... voilà mon service, et je n'en veux pas d'autre.

JOSEPH (entrant avec une pile d'assiettes).

Eh bien ! vous êtes là, vous, pendant qu'on est à table. Si c'est comme ça que vous débutez...

URBAIN.

Laissez-moi tranquille... je suis occupé.

JOSEPH.

Occupé. C'est au dernier venu à changer les assiettes. (*Lui plaçant les siennes sur les bras.*) Eh ! vite, et je vous engage à marcher droit, si vous ne voulez pas qu'on vous remercie... (*Il sort.*)

URBAIN (à lui-même).

Remercié... moi ! la laisser seule avec lui ? Ah ! mais non. Je préfère changer les assiettes. (*A Marie.*) Mais ça ne m'empêchera pas d'avoir un œil sur vous.

JOSEPH (au dehors).

Urbain ! Urbain !

URBAIN.

Voilà, voilà ! (*A Marie.*) Et l'autre œil sur mon rival.

JOSEPH.

Urbain !

URBAIN.

On y va, on y va ! (*Il va pour sortir, trébuche et casse la pile d'assiettes.*) Palatras !

JOSEPH (à la cantonade).

Ah ! ça, viendrez-vous à la fin ?

URBAIN.

Je ramasse mes assiettes.

Il sort en emportant quelques morceaux d'assiettes.

SCENE XV.

MARIE, seule.

Pendant la scène précédente, elle n'a fait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, et a paru toujours frappé de la même frayeur que lui a donnée l'entrée de Roger ; elle répète avec douleur, après la sortie d'Urbain :

Le fils du marquis ! par pitié pour la douleur de son père, je hâtais son arrivée de tous mes vœux ! Je de-

mandais au ciel son retour. Malheureuse ! et c'était lui, Roger, que j'appelais sans le savoir. C'est donc en vain que j'ai tout quitté... mon pays et mon père... pour ne le revoir jamais, et je le retrouve ici, où il est maître absolu, où il peut tout oser !... Ses traits, ses regards, mon effroi me l'ont révélé... Ah ! sa présence réveille tous mes souvenirs, toutes mes terreurs ! Ma marraine ! je la vois, je l'entends encore... toujours. Marie ! Cette maison... elle est maudite ! Ici, pour toi, le désespoir et la mort ! la mort ! la mort ! (*Elle arrête son regard sur la porte du cabinet de chimie dont elle a parlé à son père dans la première scène.*) Oui... si j'y suis réduite, la mort plutôt que le déshonneur... Là... je puis la trouver. (*Prenant dans sa poche le flacon du premier acte.*) Ce flacon, ce gage de sa tendresse menteuse, s'il le faut, ce sera ma protection, ma sauve-garde, mon salut ?

Elle entre précipitamment dans le cabinet de chimie au moment où Urbain reparait au fond.

SCENE XVI.

URBAIN, MARIE, puis JOSEPH.

URBAIN (portant le café sur un plateau).

Me voilà. Je me suis échappé. (*Il pose le plateau sur un guéridon à gauche.*) Mamzelle Marie et... Tiens... où est-elle ? Où êtes-vous donc ? avec lui peut-être !... Non, que je suis bête ! Je viens de le laisser là-bas... à table... dinant comme quelqu'un qui n'aurait rien sur l'estomac... à se reprocher. Grand hypocrite, va ! Mais elle ? où peut-elle être, je vous le demande ! (*La voyant sortir du cabinet de chimie.*) Ah ! la voilà... Qu'est-ce qu'elle tient donc ? Et qu'est-ce qu'elle embrasse comme ça ? Ah ! son flacon ! le cadeau de l'autre.

MARIE (reparaissant son flacon à la main).
Qu'il vienne maintenant, je serai forte contre lui.

URBAIN (lui arrachant le flacon des mains).
Enlevé !

MARIE (avec effroi).
Urbain... je vous en supplie, rendez-moi...

URBAIN.
Jamais... le cadeau de l'autre... pour que vous l'em-
brassiez encore, et devant moi. Je le garde.

MARIE.
Mais si vous saviez, mon ami...

JOSEPH (reparaissant encore au fond).
Eh bien ! Urbain ! et le café qu'on attend. (*Il sort.*)

URBAIN (vivement).
Je le verse. Je le verse. (*En allant pour le prendre
il renverse le plateau.*) Il est versé !

VOIX DANS LA COULISSE. Urbain, Urbain !

URBAIN.
On y va, mon Dieu, on y va. Décidément, je ferai
un fichu domestique. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XVII.

MARIE, ROGER.

MARIE (voulant le retenir).
Urbain ! Urbain ! (*A elle-même avec désespoir.*) Pas
même cette ressource ! Dieu ne l'a pas voulu.

ROGER (paraissant tout-à-coup par une petite porte à
gauche).

Marie !

MARIE (avec épouvante).

Ah !

ROGER.

Pourquoi ce trouble, cet effroi ? Ne sais-tu pas que je
t'aime ?

MARIE.

Mais lorsque je sais que cet amour est un crime, que pouvez-vous encore espérer ?

ROGER.

Tout ce qu'espère un homme que possède le délire de la passion ! Marie, pour arriver jusqu'à toi, pour ne pas être repoussé, j'ai caché d'abord mon rang et mon nom ; maintenant que tu as tout appris, pour te revoir encore, je braverai ici la colère de mon père. Je t'ai dit que je ne te quitterais plus... Soldat ou gentilhomme, je serai là, près de toi, devant toi, toujours... je te donnerai ma vie et ma fortune... je t'entourerai de plaisir et de luxe, de tendresse et de bonheur !

MARIE.

Ah ! taisez-vous ! taisez-vous ! monsieur ! et n'osez pas en face me proposer la honte ! Oubliez-vous qui je suis ? ce que j'ai fait pour vous fuir ?

ROGER.

J'oublie tout, excepté mon amour !

MARIE (le repoussant .

Ah ! laissez-moi ! Et puisque rien ne peut vous convaincre, votre père... il est là... et je vais...

Elle veut sortir par le fond.

ROGER (se plaçant devant la porte).

Tu ne sortiras pas !

Il ferme la porte et en retire la clef.

MARIE.

Seule avec lui !

ROGER (s'élançant vers elle).

Seule... et en mon pouvoir !

MARIE (tombant à genoux).

Par pitié, monsieur ! par pitié pour vous-même ! oui, je vous demande à genoux de ne pas être infâme !

ROGER.

Prières! larmes! j'ai tout prévu! et je suis disposé à tout braver! parce que je t'aime! Marie! parce que je sais que tu m'aimes à ton tour!

MARIE (se relevant avec indignation).

Moi, en ce moment, je vous méprise!

ROGER.

Est-ce que l'on passe ainsi tout-à-coup de la passion au mépris? Je ne te crois pas, Marie, je ne te crois pas.

Il veut l'embrasser dans ses bras.

MARIE (avec énergie).

Arrêtez! monsieur! arrêtez! C'est ici que j'ai vu mourir votre mère!

ROGER (reculant). Ma mère! ici!

MARIE.

Oui!... et dans ce lieu même, peu de jours avant sa mort, voilà ce qu'elle m'avait donné...

Elle lui montre le livre de prières.

ROGER.

Ce livre... je me souviens... c'est sur ce livre qu'elle me faisait prier dans mon enfance!

MARIE.

Ah! vous le reconnaissez? Eh bien! (*Lui montrant la première page.*) lisez! lisez! monsieur!

ROGER (prenant le livre et lisant).

« A ma filleule, Marie Simon. » Oui, c'est bien là son écriture chérie! (*Marie lui fait signe de poursuivre sa lecture et il reprend.*) « La seconde mère de l'orpheline, c'est sa marraine. Dans les jours d'affliction, Marie, viens à moi avec ce livre témoin des sermens que j'ai faits pour toi dans ton enfance... viens à moi ou à ceux des miens qui m'auront survécu... et par moi ou par eux tu cesseras d'être malheureuse... »

LA MARQUISE.

Allez, mademoiselle ; préparez le thé de M. le marquis, et ne tardez pas à l'apporter.

MARIE.

J'obéis, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE (s'approchant du Marquis qui s'est assis sur le banc).

Eh bien ! monsieur, plus triste encore, plus sombre que vous n'étiez hier !... cependant, le retour de votre fils.

LE MARQUIS (avec amertume).

Oui, le retour de mon fils !... un fils dont le cœur appartient bien tout entier à son père, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

En doutez-vous, monsieur ?

LE MARQUIS.

Non, je ne doute de rien, madame, et je vois clair en toutes choses.

LA MARQUISE (à part).

Ah ! son regard m'a glacée !

LE MARQUIS (se levant et regardant au dehors à droite).

Voyez là-bas, voyez ce pavillon... entendez les cris joyeux qui s'en échappent... c'est le bruit de l'orgie... mon fils, à peine rentré dans la maison paternelle, y réunit autour de lui ses compagnons de débauche, et je suis trop irrité moi de leur joie scandaleuse pour que j'égarde la mienne, en songeant que j'ai revu mon fils... Je vous l'ai dit, madame, je ne suis aimé de personne !...

LA MARQUISE.

Ah ! cette parole...

LE MARQUIS.

Est-elle injuste? ceux-là même qui me sacrifient leur existence et leur bonheur, le font-ils par affection pour moi? répondez!

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne puis vous comprendre.

LE MARQUIS.

Clarisse, vous m'avez parlé de tristesse... que dois-je penser de la vôtre? Oh! ne croyez pas me la cacher... Je la connais, j'ai surpris vos larmes... vous l'aimiez... il vous aime, et vous aime, et vous lui avez imposé ce mariage qui vous sépare l'un de l'autre, vous avez tous deux loyalement et noblement agi; mais je ne puis faire que vous ne le regrettiez pas, lui, après l'avoir exilé! mais je n'oublierai pas que, ce matin, je vous ai vue pleurer.. et pleurer son départ... Vous voyez bien, madame; vous voyez bien que je ne puis jamais être heureux!... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, seule.

Jamais heureux! et moi, il manquait encore à ma destinée d'être assurée qu'il sait tout, et de l'entendre me le dire... de songer que ses soupçons vont me poursuivre sans cesse et me faire un crime de mes pensées, qu'il les devinera quand je m'efforcerai de les cacher à moi-même. Ah! c'est une existence affreuse!... Et lui, à qui j'ai ordonné de me fuir, bientôt il ne pensera plus à moi! Il aimera cette femme jeune et belle qui sera la sienne, puisque je l'ai voulu!... il l'aimera!... Ah! j'ai honte de moi même!... le plus grand de tous mes tourmens, c'est de supposer un instant qu'il puisse enimer une autre!

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, MARIE, puis GRANDPRÉ.

MARIE (entrant la première et introduisant Grandpré).

Venez, monsieur, elle est là, M^{me} la marquise.

GRANDPRÉ.

Merci, mon enfant, merci... (*Marie sort.*)

SCÈNE V.

GRANDPRÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE (tressaillant à la vue de Grandpré).

Vous, monsieur, encore vous !...

GRANDPRÉ.

Oui, madame, ce mariage...

LA MARQUISE.

Eh bien ?

GRANDPRÉ.

Impossible !

LA MARQUISE.

Comment ?

GRANDPRÉ.

Rompu... et pour toujours...

LA MARQUISE (avec un mouvement de joie involontaire).

Pour toujours !... Et pourquoi ? qui vous a empêché de me tenir votre promesse ?

GRANDPRÉ (se rapprochant).

Ce n'est pas de moi qu'est venue cette rupture.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas de vous ?

GRANDPRÉ.

Non, madame. Étouffant la voix de mon cœur, j'étais résolu à vous obéir ; mais c'est elle-même, cette jeune fille que j'allais demander pour épouse, c'est elle qui, en me faisant l'aveu d'un autre amour, en a appe-

lé à mon honneur, à ma pitié ; elle m'a supplié à la fois, et pour moi qu'elle ne saurait aimer, et pour elle à qui cette union imposait un supplice pareil au vôtre, madame ; car, en ce moment, c'est à vous surtout que je songeais, c'est cette chaîne si lourde, si douloureuse, que j'ai redoutée pour cette femme, en me reportant à vous. J'ai vu ses larmes, en comptant les vôtres ; j'ai vu les afflictions de celui qu'elle aime, en comptant les miennes. Alors le courage m'a abandonné ; son père était prévenu, il est accouru à son tour me prier pour sa fille, et j'ai rendu ma parole.

LA MARQUISE.

Mais pourquoi rentrer dans cette maison ? Le marquis à l'instant était là, près de moi, et, s'il venait à réparer...

GRANDPRÉ.

Le marquis !... En effet... hier, en lui disant adieu, j'ai bien vu comme vous qu'il soupçonnait.

LA MARQUISE.

Des soupçons !... non, une certitude... il me l'a dit... il n'a pu contenir devant moi son agitation et son désespoir ; et, cependant, il croyait alors à votre prochain mariage. Que sera-ce donc, quand il en apprendra la rupture?... Ah ! vous me perdez, monsieur, vous me perdez en revenant ici...

GRANDPRÉ.

Adieu donc, madame, adieu... et cette fois, je vous le jure, c'est pour jamais !

LA MARQUISE.

Pour jamais ! c'est bien, monsieur, mon cœur vous sait gré d'un tel sacrifice ; je vais lui devoir mon bonheur... Adieu !...

Elle dit ces derniers mots en fondant en larmes.

GRANDPRÉ (revenant vivement sur ses pas).

Votre bonheur !... et vous pleurez, madame, vous pleurez !... Ah ! ces larmes m'ont enlevé toute ma raison, me font oublier tous mes devoirs... Clarisse, je ne vois plus que votre douleur, et mon amour... Clarisse, je ne partirai pas seul...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous dit !... ô ciel !...

GRANDPRÉ.

De l'instant où il vous a déclaré, lui, qu'il avait deviné notre secret, ce qu'il y a pour moi de plus horrible en ce monde, c'est de vous laisser auprès de lui... je ne le veux pas, non, je ne le veux pas !... vous me suivrez... j'abandonne ma patrie, ma famille, ma profession... je déchirerai de mes mains ma robe d'avocat et ce sera justice. Est-ce que je puis apprécier et combattre les passions des autres, moi, qui n'ai pas la force de commander aux miennes... mais vous me suivrez, il le faut... nous partirons ensemble.

LA MARQUISE.

Ensemble !...

GRANDPRÉ.

Silence ! on vient de ce côté !...

Il remonte la scène et regarde derrière l'arbre et le pavillon.

LA MARQUISE (avec effroi).

Ah ! mon mari !...

GRANDPRÉ.

Non... non... ce paysan que je vous ai recommandé... il ne peut nous voir et ne songe pas à nous... (*La Marquise fait un pas vers le pavillon, Grandpré la retient du geste et de la voix.*) Un seul mot... ce soir, à dix heures, j'attendrai à l'extrémité de cette avenue... (*Il montre l'avenue du fond.*) Qu'une lumière brille à votre fenêtre... (*Il montre l'avenue du fond.*) Je viendrai

vous prendre et vous emmener loin d'ici.

LA MARQUISE. Monsieur...

GRANDPRÉ.

A ce soir... et jusque-là, je ne veux pas savoir votre réponse... Adieu!...

Il sort précipitamment par la droite, la Marquise est rentrée à gauche, dans le pavillon, au même moment, Urbain entre en scène par la gauche, derrière le pavillon et les arbres, en courant de toutes ses forces.

SCÈNE VI.

URBAIN, puis ROGER.

URBAIN (seul).

Qu'est-ce que j'ai entendu ? à dix heures... une lumière à votre fenêtre... je viendrai vous prendre... (*Il regarde encore autour de lui, Roger vient d'entrer par la droite.*) Ces paroles... qui est-ce qui les disait?... (*Reconnaissant Roger.*) C'était lui!... et mamzelle Marie!...

ROGER (l'apercevant).

Ah ! c'est toi?...

URBAIN.

Oui, c'est moi... Je ne vous perds pas de vue.

ROGER.

Bien obligé...

URBAIN.

Allez, monsieur, c'est affreux, c'est indigne, ce que vous faites là !

ROGER.

Ce que je fais !

URBAIN.

Comment ! vous ne pouvez donc pas la laisser tranquille...

ROGER.

Qui ?

URBAIN.

Elle... une lumière... à dix heures... à sa fenêtre...

ROGER.

Quelle fenêtre ?

URBAIN (montrant au fond la fenêtre de la petite maison qui fait face au public).

Celle-là... pardine, celle de sa chambre.

ROGER.

La fenêtre de Marie ! qu'est-ce que tu chantes ?

URBAIN.

Je ne chante pas, je crie. Je crie de toute ma force que je veux la défendre, et je la défendrai. Par bonheur, je connais votre signal.

ROGER.

Mon signal ?...

URBAIN.

Et je vais tout dire à M. le marquis...

ROGER.

A mon père ?

URBAIN.

Ah ! vous ne l'enlèverai pas, monsieur, vous ne l'enlèverez pas... le chien de garde aboiera. Il mordra même, pour vous empêcher. Et le chien de garde, c'est moi.

SCENE VII.

ROGER, *s ul.*

Il est fou ! un signal... Un enlèvement ! Marie !... toujours Marie !... Est-ce que j'y songe encore ? Est-ce que je n'ai pas renoncé à ce fatal amour depuis l'instant où elle a placé entre elle et moi le souvenir de ma mère ? Ma mère !... la seule de mes pensées qui me fasse honneur... qui me prouve que je vau quelque chose encore... que cette âme n'est pas entièrement flétrie, et

qui me réconcilie avec moi-même !... Non, certainement non, je ne pense plus à cette jeune fille. Je veux ignorer même si elle est ici... à deux pas de moi, si elle va cette nuit reposer dans cette chambre... (*Il montre la fenêtre du fond.*) Si elle existe enfin !... Non... je ne veux pas le savoir, et... cependant ne semble-t-il pas que tout soit d'accord aujourd'hui pour me ramener vers elle, quand je veux chasser son image... Quand, pour y parvenir, je rappelle à moi les plus insoucians, les plus joyeux, les plus méprisables peut-être de mes anciens camarades, et que j'essaye de me replonger avec eux... j'en rougis. Oui... c'est à l'ivresse, à la débauche que je demande de me faire oublier... et je me souviens toujours... et je la vois sans cesse, partout... Je la vois, et mes amis ivres me raillent de ma faiblesse, de mes scrupules ; ils font sur elle et sur moi les plus folles gageures !... Ah ! j'ai dû les fuir, tant par leurs railleries, ils soulevaient en moi d'indignation et de colère... J'ai dû les fuir, pour qu'on ne me parlât plus de Marie !... Et ce paysan stupide se trouve tout-à-coup sur mon passage, pour me jeter son nom à la face. Un enlèvement... un signal... sa fenê re... Qu'a-t-il voulu dire?... Il est fou !... il est fou !... Mais moi... moi, je le suis davantage... et ma folie, c'est mon amour... mon amour qui me domine tout entier, qui l'emporte enfin sur toutes mes résolutions généreuses, qui est plus fort en moi que la voix même de ma mère.

SCÈNE VIII.

ROGER, LE MARQUIS, URBAIN.

Le Marquis paraît au fond, ramené par Urbain ; il fait signe à celui-ci de sortir et écoute son fils qui continue à se parler à lui-même, et dans la plus grande agitation.

ROGER (sans voir son père).

Oui, je n'y résiste plus... je cède... cet amour, c'est

ma vie... Marie sera à moi, parce que je l'aime avec délire, et que je ne puis me passer d'elle... Marie sera à moi, parce que je le veux... Tous les obstacles, je les vaincrai... toutes les résistances, je les soumettrai... toutes les entraves, je les briserai.

LE MARQUIS (s'avancant).

Malheureux !...

ROGER.

Mon père !...

SCENE IX.

LE MARQUIS, ROGER.

LE MARQUIS.

Ainsi, monsieur, dans votre accès de démence, vous avez achevé de me convaincre que votre retour ici est pour Marie, et non pour votre père... le désordre vous avait fait sortir de ma maison, et c'est lui encore qui vous y ramène.

ROGER.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Dissipateur, joueur, débauché !... vous n'avez mis aucun frein à vos vices ! Osez-vous le nier devant moi ?

ROGER.

Eh bien ! oui, cela peut être ; oui, depuis que je n'ai plus de mère, ni sa douce morale qui me persuadait, ni sa tendresse qui me consolait, j'ai cherché dans le tourbillon des plaisirs de quoi m'étourdir et combler ce vide... qu'il fallait remplir à tout prix...

LE MARQUIS.

Insensé ! mais, votre père n'était-il donc pas là ?

ROGER.

Mon père ! j'ai senti mon cœur se glacer sous son in-

différence. Mon père ! ni sa voix ni sa main n'ont voulu me retenir. Sa voix était muette pour moi... et sa main se tendait vers une femme qui n'était pas ma mère.

LE MARQUIS.

Vaine excuse pour vos folies ! C'est ma faiblesse et votre mauvaise nature qui vous ont perdu... et quant à la marquise, je ne lui ai donné qu'une affection qui ne vous était pas enlevée.

ROGER.

Ce n'était pas ma mère !

LE MARQUIS.

C'était mon épouse ! respectez-là.

ROGER.

Oui, votre épouse, à vous, dont le sang coule dans mes veines. Vous qui vous étonnez qu'une passion me domine aussi, moi, libre et à mon âge, quand au vôtre, cédant à l'amour que cette femme vous inspirait, vous l'avez mise à la place de ma mère.

LE MARQUIS.

Silence ! silence ! monsieur ! je vous défends d'outrager la marquise. Osez-vous bien couvrir vos actions les plus honteuses des torts que vous reprochez injustement à votre père. Oh ! s'il vous reste un éclair de raison, monsieur, écoutez ces paroles dictées par l'indulgence et la justice paternelle. Les bras et le cœur d'un père sont ouverts au repentir. Roger, arrêtez-vous ! arrêtez-vous dans cette voie fatale... ou, par une catastrophe terrible, Dieu lui-même vous arrêtera !

ROGER. Des menaces ?

LE MARQUIS.

Des ordres, monsieur, des ordres... puisque vous n'entendez plus la voix du cœur ni celle de Dieu !...

Marie entre en scène apportant le thé du Marquis, et le pose sur la table ; elle écoute avec anxiété le Marquis et son fils.

ROGER.

Il est trop tard. J'ai couru avec le torrent, et il n'est pas au monde de digue assez puissante pour m'arrêter.

LE MARQUIS (furieux).

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous!

SCENE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE (s'avancant). M. Roger, au nom du ciel!

LE MARQUIS. Marie! en ce moment! Quelle audace!

ROGER (bas à son père en se rapprochant de lui).

C'est à cause d'elle, monsieur, que vous m'avez accablé du poids de votre colère, et presque de votre malédiction; et pourtant, quelques malheurs qui m'attendent, je ne puis renoncer à Marie, et si l'on me défend d'en faire ma maîtresse! eh bien! j'en ferai ma femme! Il sort par le fond à droite, tandis que Urbain paraît du même côté, derrière les charmilles.

SCENE XI.

LE MARQUIS, MARIE, URBAIN.

MARIE (à part). Que lui a-t-il dit?

LE MARQUIS (repétant avec colère les paroles de son fils).
Sa maîtresse!

MARIE.

Oh! je ne le serai jamais.

LE MARQUIS.

Sa femme! tu ne le seras qu'après ma mort.

URBAIN (à part).

Bon vieillard, j'espère que tu vivras longtemps.

LE MARQUIS (à Marie).

Il est donc vrai qu'abusant de mes bontés et trahissant ma confiance, vous entraînez Roger jusqu'à l'oubli de ses devoirs?

MARIE.

Moi! pouvez-vous croire?

LE MARQUIS.

Vous aimez mon fils, il vous aime, et, dans votre fol égarement...

MARIE.

Non, monsieur, vous dis-je, et la vérité, Dieu la connaît.

URBAIN (se montrant). Et moi aussi, M. le marquis, je la connais, la vérité ! je vous en ai déjà dit une portion, et je vais continuer, dans son intérêt, dans le vôtre, et même un peu dans le mien.

LE MARQUIS.

Parle ! parle vite.

URBAIN.

Ah ! elle dit qu'elle n'aime pas votre fils ! et ce petit livre rouge qu'elle embrasse sans cesse, où il y a comme qui dirait de l'écriture à la plume et à l'encre ; elle a toujours refusé de m'en faire cadeau à moi, pourquoi ? parce qu'il lui vient de votre fils.

LE MARQUIS.

De mon fils ?

MARIE.

Non, monsieur, parce qu'il me vient de sa mère.

URBAIN.

Sa mère !

LE MARQUIS.

De ma femme ?

MARIE (remettant le livre au Marquis).

Urbain a dit vrai ; ce livre ne m'a jamais quittée, et je l'ai souvent pressé de mes lèvres comme un souvenir, un guide, une espérance.

Le Marquis a regardé le livre avec émotion et l'a placé sur la table.

URBAIN.

Passé pour le petit livre ; mais ce flacon ! (Il le tire de

sa poche.) Il vient de lui ! de lui seul ! (*Marie lui prend vivement le flacon des mains et le cache. Continuant.*) Et voyez comme elle y tient ! En voilà une preuve ! Et j'en ai une autre encore plus forte. Ce soir, ici même, à la brune, je les ai surpris complotant la chose de fuir tous deux.

LE MARQUIS. Se pourrait-il !

URBAIN. Oui, oui, je l'ai entendu... à dix heures... un signal. Une lumière à la fenêtre de mamzelle Marie.

MARIE.

A ma fenêtre ! Eh ! quoi ! Urbain, vous osez prétendre...

URBAIN.

Je prétends qu'il ne vous enlève pas... parce que...

LE MARQUIS.

Silence ! et laissez-nous.

URBAIN.

Oui, M. le marquis ; mais, avant, permettez-moi de vous donner un conseil. Je vous en prie, mettez-la à la porte, et moi aussi. Mettez-nous à la porte tous les deux. Qu'elle soit ma femme et que je ne sois plus votre domestique. Vrai ! ça me fera plaisir qu'elle soit ma femme ! et ça me vexe d'être votre domestique !

Il sort. La nuit est venue peu à peu pendant la fin de cette scène, nuit d'été qui laisse voir la physionomie des personnages

SCENE XII.

LE MARQUIS, MARIE.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Marie ?

MARIE.

C'est un mensonge.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu oses me dire que tu n'aimes pas mon fils ?

MARIE.

J'ose vous dire, au contraire, que je l'aime par dessus tout au monde ; mais je dis aussi que j'ai fait tous mes efforts pour arracher cette tendresse de mon cœur ; je dis, qu'ignorant son nom, mais ayant appris qu'il me trompait, j'ai accepté cet asile dans votre maison, en qualité de servante. Je l'ai accepté pour le fuir et trouver en vous un protecteur ; mais le malheur qui s'attache à ma vie a voulu que cet homme fût votre fils... et je l'ai revu ! Il m'a reparlé sans cesse de son amour avec prières, avec menaces, et j'ai tout repoussé... et je n'ai rien dit pour ne pas désoler son père... et j'ai subi vos soupçons, vos accusations, vos reproches ; et maintenant, je vous dis du fond de mon cœur... Dieu me juge et m'entend... voilà la vérité.

LE MARQUIS (à lui-même). Qui ne la croirait sincère, quand tout pourtant l'accuse de mensonge !... (*A Marie.*) Ce flacon dont me parlait Urbain ?

MARIE (le lui présentant).

Tenez ! le voici, monsieur.

LE MARQUIS (l'ouvrant). Du poison !

MARIE.

Oui... du poison ! auprès de vous, et, en vous observant, lorsque vous êtes livré à l'étude, j'ai appris comment on peut se délivrer de la vie, et je voulais mourir.

LE MARQUIS.

Mourir ! malheureuse enfant ! .

MARIE.

Je le voulais ! jé le devais peut-être. Seule, sans appui, sans conseil, je n'ai vu que la tombe pour me sauver du déshonneur.

LE MARQUIS.

Tais-toi, tais-toi, Marie. Dieu compte nos jours et

nos heures ; il est le seul maître de notre mort... Apprends à souffrir, jeune fille, qui touches au seuil de la vie, en voyant les rides de la douleur sur le front d'un vieillard. Tous deux, l'un commençant, l'autre prêt de finir, nous avons besoin de résignation et de courage... car je suis le père de celui qui veut être ton séducteur. (*Marie lui baise la main.*) Mais... ce signal... ce signal que j'oubliais !

MARIE. Ce n'était pas moi... ce n'était pas moi, je vous le jure.

LE MARQUIS (à part). Qui donc était-ce alors ? Quelle autre femme a pu, dans ma maison, convenir d'un signal, d'une heure, d'un départ ? (*On entend sonner dix heures, et bientôt une lumière paraît à la fenêtre du pavillon de gauche. Le Marquis l'aperçoit.*) Grand Dieu ! ce signal, le voilà ! C'est elle ! c'est la marquise !

Il tombe sur le banc.

MARIE (s'approchant avec intérêt). Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS. Rien... ce n'est rien.

MARIE (suivant la direction des regards du Marquis). Ah ! cette lumière !

LE MARQUIS.

Silence, et écoute-moi, le temps presse. Tu vas partir... demain, partir bénie par moi. Tu ne diras à personne ce qui vient de se passer ici.

MARIE. A personne...

LE MARQUIS.

Et puis, tu épouseras Urbain, je te le demande pour ton père, pour toi-même, pour ta marraine.

MARIE (à part).

Ma marraine ! oh ! non, elle ne peut le vouloir.

LE MARQUIS. Et maintenant, adieu.

MARIE.

Adieu (*A part, en s'en allant.*) Épouser Urbain !...

jamais ! mais le fuir, lui... fuir cette maison avant demain, il le faut ! (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, *seul et saisissant le flacon qu'il a reçu de Marie.*

Malheureux ! je disais à une enfant qu'elle allait commettre un crime en cessant de vivre, et moi, moi... un vieillard instruit à la souffrance et aux douleurs, ce crime... je songerais à le commettre, un pied dans la tombe ! oh ! (*Se levant avec résolution.*) Il le faut. Mon fils est indigne de moi. De loin j'aperçois Grandpré qui se dirige vers ce pavillon... et là, elle s'apprête à le suivre... il le faut !... il le faut, pour l'empêcher de devenir coupable, lui de devenir infâme, pour qu'elle puisse être encore heureuse. Ils vont partir ! Eh bien ! debout sur leur route, je les arrêterais et les couvrirais de honte. Couché dans la tombe, je laisserai passer leur bonheur... il le faut ! (*Il prend le poison, en verse le contenu dans sa tasse et boit ; puis sa vue tombe sur le livre d'Heures qu'il a déposé sur la table.*) Ah ! ce livre ! (*Il prend un crayon et y trace quelques mots sur la première page.*) Mes adieux à Clarisse... elle connaîtra ma pensée.. Qu'elle soit délivrée de tout remords... (*Il ferme le livre.*)

SCENE XIV.

URBAIN, LE MARQUIS.

URBAIN (*s'approchant doucement.*)

Eh ben ! M. le marquis, consent-ellé à m'épouser, mamzelle Marie ?

LE MARQUIS. Oui, mon ami.

URBAIN.

Oh ! merci, merci... c'est tout ce que je voulais savoir. Je m'en vais. (*Il va pour sortir.*)

LE MARQUIS. Attends, attends.

URBAIN (revenant). À vos ordres, M. le marquis.

LE MARQUIS. Tiens, tu remettras ce livre...

URBAIN. A mamzelle Marie?

LE MARQUIS. Non, à la marquise.

URBAIN (à part, en prenant le livre).

A la marquise ! plus souvent ! un livre que mamzelle Marie embrasse toujours ! je le garde pour moi, (*Il le met dans sa poche.*) et il ne me quittera jamais... (*Haut.*) Adieu, M. le marquis, adieu... vous faites le bonheur des autres, vous... vous méritez d'être heureux.

Il sort et disparaît à gauche derrière la maison.

SCENE XV.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui... faire le bonheur des autres, c'est ma volonté, c'est mon espoir. Adieu ! je vous aime encore, et je vous pardonne. Adieu.

Il se lève, prend une dernière convulsion et tombe au milieu du théâtre ; la nuit est complète. Au même instant on voit paraître à la fois trois personnages ; au fond, à l'extrême droite, Grandpré, enveloppé dans un manteau, et marchant vers le pavillon de gauche au-devant de la Marquise ; sur le seuil de ce pavillon, la Marquise couverte d'un voile ; enfin, dans une charmille, à la première coulisse de droite, Roger, qui se dirige en chancelant comme un homme légèrement aviné, vers le bâtiment où est la chambre de Marie.

SCENE XVI.

ROGER, LA MARQUISE, GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ (regardant la fenêtre éclairée).

L'heure est venue... elle consent à me suivre... Approchons.

LA MARQUISE (refermant la porte du pavillon).

C'en est dont fait... il sait tout !... je dois partir...

ROGER (se retournant vers la coulisse).

Nous verrons, camarades nous verrons si vous me raillez encore... (A lui-même). A la chambre de Marie...

Chacun des trois personnages suit sa route, et vient au milieu du jardin heurter du pied le cadavre du Marquis. Un rayon de la lune éclaire ce tableau, et tous trois reculent en poussant un cri de terreur.

GRANDPRÉ. Le marquis.

LA MARQUISE.

Mon mari...

ROGER se précipitant vers le cadavre).

Mon père!... (Il le soulève et l'examine avec désespoir.) Mort!... il est mort!... Oh! le voilà, grand Dieu! le châtement de toutes mes fautes... le voilà!...

LA MARQUISE (courbant la tête).

Suis-je assez punie, mon Dieu!...mais... cette mort étrange!...

GRANDPRÉ (s'approchant de la table et prenant la tasse):

Qu'est-ce que cela?...

LA MARQUISE.

Une tasse de thé.

ROGER (regardant à son tour et versant dans la soucoupe quelques gouttes de ce qui reste dans la tasse).

Du poison!

GRANDPRÉ et LA MARQUISE.

Du poison!

ROGER (avec élan).

Oh! toute ma vie pour trouver et punir l'assassin de mon père.

GRANDPRÉ.

Qui était auprès de lui?

ROGER.

Marie...

GRANDPRÉ (montrant la tasse).

Qui a préparé?...

LA MARQUISE.

Marie...

GRANDPRÉ.

A qui ce flacon?...

ROGER (le reconnaissant).

A Marie... (*Il le prend et le respire.*) Ciel! du poison encore.

URBAIN (au dehors).

Non, mamzelle, non, vous ne partirez pas...

ROGER.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, URBAIN, MARIE.

URBAIN (entraînant Marie malgré elle).

Elle voulait partir seule... la nuit...

GRANDPRÉ.

Elle fuyait.

LA MARQUISE.

Marie!...

ROGER (avec assurance et conviction).

Marie a empoisonné mon père!...

Marie aperçoit le cadavre, jette un cri et tombe agenouillée, Urbain recule d'effroi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

+++++

ACTE IV.

Le théâtre représente le cabinet du Greffier au tribunal de Caen. Porte au fond et portes latérales. Tables à droite et à gauche de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GREFFIER, COMMIS DU GREFFE, puis LA MARQUISE.

Au lever du rideau les Commis du greffe sont occupés à écrire aux deux tables.

LE GREFFIER (entrant par la gauche).

Retirez-vous, messieurs... il y a une telle affluence pour le procès de cette Marie Simon, que cette salle est nécessaire aux témoins qui voudront s'y retirer. Jamais, depuis que j'exerce, je ne vis pareille curiosité... heureusement les débats touchent à leur terme. Allez, messieurs... (*Les Commis se retirent.*) Qui vient ici?... Ah! c'est la veuve de la victime... (*La Marquise paraît.*) Entrez, M^{me} la marquise; cette salle est à la disposition des témoins...

SCÈNE II.

LA MARQUISE, seule, et allant s'asseoir.

Oh! mon Dieu! je serais morte, s'il m'avait fallu continuer à entendre ces terribles débats auxquels j'ai été forcée d'assister. Ces détails cruels sur la mort du marquis, ces circonstances, ces inductions, ces preuves accablantes contre cette jeune fille qui nie obstinément, tout cela m'émeut et me fait frémir malgré moi... Et puis, tout me ramène par la pensée à cet instant fatal où j'allais désertir en coupable la maison de mon mari, lorsque j'ai dû reculer d'horreur... Ah! cet affreux spectacle est toujours là, devant moi... c'est un remords de tous les instans.

SCÈNE III.

URBAIN, LA MARQUISE.

Urbain a repris ses habits de paysan.

LA MARQUISE.

Ah! Urbain! le jugement sera-t-il bientôt rendu?

URBAIN.

Pas encore, heureusement... on achève d'entendre les dépositions .. je viens de faire la mienne. C'est égal je n'ai pas pu rester plus longtemps, parce que cette pauvre Marie me fend le cœur... et que j'ai peut-être fait une boulette.

LA MARQUISE.

Que voulez vous dire ?

URBAIN.

Oh ! mon Dieu ! j'ai raconté tout bonnement les choses... dans tout ça il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ! mais, M. de Grandpré n'a pas trouvé ça, lui... et M. Roger qu'on écoute plus que moi parce qu'il est le fils de la victime, a fait voir que c'était des preuves terribles ; et comme si ce n'étaient pas assez de lui, il a pour soutenir l'accusation l'avocat le plus éloquentieux de toute la ville, M. de Grandpré, mon ancien protecteur... si bien que la pauvre Marie est perdue... oui, perdue par moi-même. Aussi quand j'ai fait ma déposition, elle a pleuré et elle m'a regardé avec un air, oh ! mais de ces airs qui vous parlent, et qui semblent vous dire : mon bon ami, je ne t'en veux pas, mais tu me fais bien du mal. Oh ! j'ai cru que j'allais tomber... mais, prenant mon courage à deux mains, je me suis sauvé comme si c'était moi qu'on jugeait... et me voilà.

LA MARQUISE. Et vous dites que Roger?...

URBAIN.

Un joli garçon, celui-là ! Comme j'avais eu raison de le prendre en grippe, lui qui se disait amoureux fou de mamzelle Marie... se conduire de cette manière, l'accuser comme il l'accuse, la poursuivre comme il la poursuit.

LA MARQUISE.

Plus le fils du marquis a de raisons pour ménager

cette malheureuse, plus sa conduite est noble, par l'énergie qu'il met à venger son père...

URBAIN.

Mais Marie n'est pas coupable, j'en lèverais les deux mains, et pour la traiter comme il l'a traitée, il faut n'avoir ni cœur ni âme...

On entend du bruit à gauche.

LA MARQUISE.

Ce bruit... cette rumeur... qu'est-ce donc?

URBAIN (regardant).

Ça vient de la salle d'audience.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRANDPRÉ, *en robe*.

LA MARQUISE.

Ah! vous voilà, M. de Grandpré! Que veut dire?

GRANDPRÉ.

Les débats étaient terminés; le procureur-général avait pris la parole, et résumait avec douleur, mais avec fermeté, toutes les charges qui pèsent sur cette jeune fille; Roger, à son tour, lui demandait compte de la mort de son père, lorsque se levant tout-à-coup, Marie Simon a de nouveau déclaré qu'elle était innocente, et que ses souvenirs venaient de lui en révéler la preuve.

LA MARQUISE.

La preuve!

GRANDPRÉ.

Puis, après avoir prononcé quelques mots sans suite et qui arrivaient à peine jusqu'à ses juges, elle a tremblé, pâli, et elle est tombée sans connaissance sur son banc. On s'est empressé de lui donner des soins, et sur l'ordre du président, qui ne la croit plus en état de soutenir les émotions de l'audience, on l'amène ici... (*Urbain sort vivement par la gauche.*) où j'ai mission, en

qualité de partie civile, de l'interroger avant de provoquer contre elle la vengeance des lois.

LA MARQUISE.

Ici!... Je me retire! la présence de cette jeune fille vient me rappeler sans cesse.

GRANDPRÉ.

Je l'éprouve comme vous, madame; car, ainsi que vous, je voudrais oublier; mais mon devoir m'enchaîne. Fuyez sa présence, puisque vous le pouvez... (*Lui désignant une porte à droite.*) là, dans cette pièce, entrez...

La Marquise sort d'un côté, tandis que de l'autre, des Huisriers et Urbain qui s'est joint à eux, amènent Marie en la soutenant, et la font asseoir sur une chaise.

SCENE V.

GRANDPRÉ, URBAIN, MARIE, DEUX HUISSIERS.

MARIE (revenant à elle).

Que me veut-on? où m'a-t-on conduite? qui êtes-vous?

URBAIN.

C'est moi, mamzelle Marie.

MARIE.

Vous, Urbain!... (*Reconnaissant Grandpré qui s'est assis auprès de la table à droite et qui compulse des papiers.*) Ah! oui, oui, je me souviens, je le reconnais; mais il n'est pas là, lui, Roger... lui, dont la voix m'a maudite! Oh! quelle douleur j'ai ressentie!... C'est alors, je l'ai cru du moins, que le ciel m'a prise en pitié et qu'il m'a envoyé un souvenir... lequel?... c'était mon salut, c'était ma vie... mais un nuage a passé sur ma pensée... la parole a expiré sur mes lèvres... j'ai perdu la force, et pour mon malheur, je n'étais pas morte... et, je le vois, les hommes m'ont réveillée pour vivre encore et pour souffrir!

URBAIN.

Faut pas penser à ça, mamzelle, faut pas penser à ça.

Il se retire à l'écart.

GRANDPRÉ (qui s'est levé pour congédier les Huissiers).

Vous vous êtes évanouie, en effet, au moment où, répondant à M. Roger de Clavières, vous sembliez annoncer un indice... Cet indice, vous le rappelez-vous? pouvez-vous le dire?

MARIE.

Ah! je cherche en vain!... c'est peut-être parce que j'ai beaucoup pleuré et beaucoup souffert. Mais je ne peux pas rassembler mes idées... je ne me souviens plus.

GRANDPRÉ.

Cherchez, cherchez encore; car j'ai mission, avant de reprendre la parole, de recevoir vos derniers aveux. La Cour attend, parlez...

MARIE.

Mes aveux, dites-vous? L'aveu d'un crime contre lequel ma vie entière, ma vénération pour le marquis, mes protestations les plus vives parlent si haut...

GRANDPRÉ.

Mais, comment détruire cependant les présomptions terribles qui vous accablent? Vous aimez Roger de Clavières, vous le déclarez à son père lui-même, et vous ajoutez pourtant... Sa maîtresse, je ne le serai jamais. — Sa femme, tu ne le seras qu'après ma mort. Voilà la réponse du marquis... et, le soir même, le marquis expire par le poison. Au fond d'une tasse de thé, préparée par vous, on trouve le reste de ce poison, qui a servi à consommer le crime; sur la table un flacon est oublié, et ce flacon, à qui appartient-il?... A vous! Que contient-il? Du poison, pris par vous dans le cabinet de chimie, dont vous aviez seule l'entrée. Et, comme si toutes ces preuves matérielles ne suffisaient pas à la jus-

tice, vous en donnez une dernière en voulant prendre la fuite clandestinement pour vous dérober à la vengeance des hommes. Voilà les charges qui s'élèvent contre vous, et sur lesquelles je vous adjure de répondre.

MARIE.

J'ai dit toute la vérité... j'ai expliqué toutes les circonstances, et l'on n'a pas voulu me croire.

GRANDPRÉ.

De nouveau, j'en appelle à tous vos souvenirs... Cette preuve que vous nous avez annoncée, pouvez-vous enfin nous la dire ?

MARIE (cherchant).

Non, rien, rien... et cependant si vous me permettez de me recueillir encore.

GRANDPRÉ.

Soit ! Votre accusateur n'est pas un ennemi pour vous ; il accomplit seulement avec conscience un devoir rigoureux, et il va prier la Cour de donner toute latitude à votre défense.

SCÈNE VI.

MARIE, URBAIN, puis LE GREFFIER.

URBAIN (s'approchant).

Mamzelle Marie, pardonnez-moi.

MARIE.

Urbain !

URBAIN.

Car il se trouve que j'ai témoigné contre vous en voulant vous défendre ; mais tous les témoins de l'univers, à commencer par moi, jureraient qu'ils vous ont vue, que je leur dirais, que je me dirais à moi-même : non, vous avez mal vu, non, tu as mal vu, imbécile^e ; Marie n'est pas coupable.

MARIE.

Mon ami !

URBAIN.

La preuve que je vous crois innocente, c'est que je garde de vous un souvenir...

Il entr'ouvre sa veste pour y chercher le petit livre rouge.

MARIE.

Un souvenir... de moi!

URBAIN (prenant le petit livre qu'il va pour montrer à Marie).

Et si je ne craignais pas... (*Voyant entrer le Greffier.*) Ah! le greffier!...

Il cache vivement le livre.

LE GREFFIER (s'approchant).

Témoin Urbain, suivez-moi! la Cour vous rappelle.

URBAIN.

Moi, rappelé! Oh! si je pouvais défaire mon ouvrage! Sans adieu, mamzelle Marie, sans adieu...

Il sort par la gauche avec le Greffier.

SCÈNE VII.

MARIE, puis LA MARQUISE.

MARIE (un instant seule).

Cette preuve qu'on me demande, cette preuve, me la feras-tu retrouver, mon Dieu? ne me rendras-tu pas cette révélation qui doit m'arracher à l'échafaud?...

En ce moment, la Marquise entr'ouvre la porte de droite.

MARIE (l'apercevant et poussant un cri étouffé).

Ah! la marquise!...

LA MARQUISE (à part).

Je n'entends plus rien!... (*Apercevant Marie.*) Marie! Encore ici!...

MARIE.

Oui, madame, moi, que le ciel semble mettre sur votre passage.

LA MARQUISE.

N'invoquez pas le ciel... car il peut vouloir que la

veuve de votre victime se trouve face-à-face avec vous.

MARIE.

M^{me} la marquise, je croyais pouvoir attendre plus de votre pitié.

LA MARQUISE.

De la pitié! la veuve du marquis de Clavières n'a plus qu'un devoir, venger son époux et faire punir la coupable.

MARIE.

Et si je vous jurais que je suis innocente...

LA MARQUISE.

Quand tout vous accuse et vous accable, quand partout on reconnaît votre main, quand vous seule aviez intérêt.

MARIE.

Moi seule! moi seule. Écoutez, madame... le soir de la mort de votre époux, un signal devait être donné à dix heures... à une croisée de la maison.

LA MARQUISE (à part).

- Un signal!

MARIE.

A dix heures, une lumière brilla à cette fenêtre... c'était le signal... le marquis le vit... je le vis aussi...

LA MARQUISE (à part).

Que dit-elle?

MARIE.

Peu de temps après, votre époux mourait par le poison, et vous, madame, et M. de Grandpré, accouru à votre signal, vous vous trouviez réunis dans le jardin, auprès de ce cadavre.

LA MARQUISE.

Grand Dieu!

MARIE (avec explosion).

Voilà le souvenir qui m'a frappée tout-à-coup, ma-

dame, lorsque la voix de votre fils m'accusait comme la vôtre. Voilà ce souvenir qui m'avait fui comme un songe, et que votre présence m'a rappelé tout entier...

LA MARQUISE.

Eh quoi ! vous pourriez supposer ?...

MARIE.

Au moment où le marquis allait périr victime d'un crime inexplicable, son déshonneur était prêt à se consumer par vous dans sa propre maison.

LA MARQUISE (avec effroi).

C'est vrai !

MARIE.

Or, une femme qui veut fuir le toit conjugal, qui a un autre amour dans le cœur, n'a-t-elle pas plus d'intérêt qu'une servante à empoisonner son mari ?...

LA MARQUISE.

Ah ! c'est affreux. Mais, excepté cet amour fatal, que j'expie aujourd'hui par mon repentir et mes remords, rien de tout cela n'est vrai...

MARIE.

Qui me le prouve ?

LA MARQUISE.

Oh ! je le jure !...

MARIE.

Moi aussi j'ai juré... et vous ne m'avez pas crue, madame...

LA MARQUISE (épouvantée).

On vient... Oh ! tais-toi !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

La Cour fait demander à l'accusée si elle a une révélation à faire ou quelque chose à ajouter ; elle est prête à l'entendre avant de terminer les débats.

LA MARQUISE (à part).

Je tremble!... que va-t-elle dire?...

MARIE (regardant fixement la Marquise terrifiée, puis après un grand temps, se retournant vers le Greffier).

Je n'ai rien à jouter, je n'ai plus rien à dire, on peut terminer les débats et me juger .. Dès ce moment j'appartiens à Dieu!... (*Le Greffier sort.*)

LA MARQUISE (saisissant en pleurant la main de Marie).

Oh! Marie!... Marie!...

MARIE.

Madame, vous n'avez pas cru à mon serment, et moi je crois au vôtre... vous n'avez pas eu pitié de moi et moi j'ai pitié de vous. Je pourrais me sauver peut être, car les apparences qui vont me faire condamner sont plus fortes contre vous que contre moi; mais je ne veux pas de la vie à ce prix... je veux en quittant ce monde, ne laisser après moi que des regrets et des prières...

LA MARQUISE.

Oh! non, non, vous ne pouvez mourir maintenant, vous ne pouvez être condamnée.

MARIE (désignant la gauche).

Et cependant... regardez... les voilà qui viennent me lire ma sentence.

LA MARQUISE.

Espérez, Marie, espérez en Dieu et en moi.

Elle sort par le fond, dont la porte en s'ouvrant, laisse apercevoir des gardes.

SCENE IX.

MARIE, GRANDPRÉ, LE GREFFIER, HUISSIERS,
GARDES.

LE GREFFIER (portant un parchemin et s'adressant à Marie).

Vous allez entendre votre arrêt. La Cour a ordonné

que M. de Grandpré, qui représente ici la famille de la victime, assistât à cette lecture.

MARIE (à part).

M. de Grandpré. Si je lui disais ce que je viens de dire à la marquise, lui aussi, peut-être, il me tendrait la main comme elle vient de le faire.

LE GREFFIER (lisant lentement le parchemin pendant que Marie s'agenouille).

« La chambre criminelle déclare Marie Simon atteinte et convaincue du crime d'empoisonnement sur la personne de feu M. le marquis de Clavières. Pour punition et réparation de quoi, ladite Marie Simon est condamnée à faire amende honorable, la corde au cou, tenant dans sa main une torche ardente du poids de deux livres, au devant de la principale porte d'entrée de l'église de Saint-Pierre de Caen, où elle sera conduite par l'exécuteur des sentences criminelles, qui attachera devant elle et derrière son dos un écriteau où sera écrit en gros caractères ce mot : Empoisonneuse. »

MARIE (frémissant).

Oh !

LE GREFFIER (continuant).

« Ce fait, elle sera conduite sur la place du marché Saint-Sauveur, pour y être attachée à un poteau avec une chaîne de fer, et brûlée vive, son corps réduit en cendres et les cendres jetées au vent. »

Il replie le parchemin.

MARIE (se relevant).

Je fais hommage à Dieu de mon martyr !

GRANDPRÉ.

Vous avez peu d'instans pour vous préparer à paraître devant votre souverain juge. Je vous préviens que, d'ici là, il sera fait droit à toutes les demandes qui seront compatibles avec l'exécution de l'arrêt.

MARIE.

Eh ! que puis-je demander encore, monsieur ?... (*Se ravisant.*) Ah ! oui, oui, une seule chose.

GRANDPRÉ.

Parlez.

MARIE.

Je suis condamnée à faire amende honorable devant Dieu et devant les hommes. Je demande avant tout, à la faire devant mon principal accusateur, devant celui qui s'est le plus acharné à ma perte, devant celui qui croit venger la mort d'un père par la mienne.

GRANDPRÉ.

Roger de Clavières ?...

MARIE.

Je veux .. je voudrais le voir une dernière fois, avant de subir mon arrêt.

GRANDPRÉ.

Mais, voudra-t-il y consentir ?

MARIE.

Ne m'avez-vous pas dit que mes vœux, quels qu'ils fussent, seraient à l'instant exaucés ?

GRANDPRÉ.

Je vais le faire prévenir...

Il sort suivi du Greffier, des Huissiers et des Gardes.

SCÈNE X.

MARIE, *seule.*

Ainsi, tout est fini pour moi !... Une pensée m'était venue en écoutant cet arrêt... Voir mon père... Mais lui donner le spectacle de mon agonie, ajouter son supplice au mien... Non, je dois lui épargner cette torture... Il recevra mes adieux lorsqu'il n'aura plus de elle... C'est Roger que je chargerai de cette mission... Oui, Roger, qui de tous mes ennemis est le plus implacable, lui qui a tout mon amour, et dont je ne veux

pas emporter la haine dans ma tombe... Ah ! le voici...

SCÈNE XI.

MARIE, ROGER.

ROGER.

Vous avez demandé à me voir, je suis venu... Que voulez-vous de moi ?

MARIE.

Monsieur, il est deux hommes sur la terre, aux yeux desquels surtout, je ne veux pas être coupable... Ces deux hommes sont mon père et vous.

ROGER.

Moi !... et c'est pour cela !...

MARIE.

Et quel motif plus puissant pour me faire désirer cette entrevue, quel devoir plus saint, quelle satisfaction plus grande que de laisser après soi un souvenir pur et sans tache... dans le cœur de ceux qu'on aime ?...

ROGER.

Ce que vous demandez est impossible !... tant d'indices justifient ma désespérante conviction !...

MARIE.

Ces indices, je n'y reviens pas... je ne songe pas à les contester, comme je l'ai fait... ce n'est plus une accusée qui est devant vous, c'est une condamnée ayant à peine une heure à vivre, c'est une femme qui n'a plus rien à attendre de la justice humaine, qui n'a plus rien à espérer dans cette vie, mais qui vous supplie de rendre votre estime et votre affection à sa tombe.

ROGER.

Oubliez-vous que je suis ici pour venger la mort de mon père ? Mon père a qui vous avez versé le poison...

MARIE.

Ce poison était pour moi, monsieur.

ROGER.

Pour vous?...

MARIE.

Pour moi qui vous aimais et qui voulait, par la mort, me défendre contre le déshonneur.

ROGER.

C'est la première fois que vous tenez ce langage ; et devant vos juges...

MARIE.

Devant mes juges ! on ne veut pas flétrir publiquement celui qu'on aime, on tombe sa victime, accusée par lui terrassée devant tous de son mépris, plutôt que de dire à tous qu'il a mérité le vôtre. Tenez, monsieur, regardez-moi... regardez-moi bien en face. . et dites-moi si vous lisez encore dans mes yeux, ou l'infamie d'un crime, ou celle d'un mensonge?... dites-moi si vous êtes certain que de la haut votre père vous approuve ?

ROGER.

Mon père!... Ah ! vous avez eu tort de prononcer ce nom... mon père !... Il me rappelle à moi-même, il me dit que j'ai fait mon devoir... Adieu !...

MARIE.

Restez... ah ! restez encore... Est-il donc vrai que ma voix et mes larmes ne puissent détruire cette affreuse conviction dans votre âme, Roger ? Eh ! quoi, rien, pas un mouvement, pas un regard... mon Dieu ! Un jour, vous m'avez fait trouver des paroles qui l'ont touché ! un jour, oh ! mais, j'avais alors ma sainte relique... le livre donné par sa mère, devant lequel il s'arrêta...

ROGER.

Le livre de ma mère ! oui, je m'en souviens.

MARIE

Je l'ai perdu... et, de là, peut-être, toute mon afflic-

tion, car, depuis sa mort à elle, je n'avais plus que cela au monde pour me porter bonheur.

ROGER.

Qu'avez-vous dit, Marie ?

MARIE.

Appelez cela de la faiblesse, de la superstition ; mais quand on va mourir à vingt ans, quand on est jetée sur l'échafaud par celui qu'on aime, il est permis d'être faible et superstitieuse.

ROGER.

Mais, ce livre ! qu'est-il devenu ?

MARIE.

Je l'avais donné à votre père.

ROGER.

A mon père ? on a mis les scellés sur tout, et nulle part on n'a trouvé ce livre, j'en suis certain ! mais, si vous l'aviez encore.

MARIE.

Si je l'avais, je lui devrais un nouveau miracle... Quand je l'ai mis sous vos yeux, au château de Clavières, vous êtes redevenu le digne fils de ma bienfaitrice. Si je pouvais vous le présenter aujourd'hui, vous verriez bien, vous, que je n'ai jamais cessé d'être digne de la protection de votre mère.

ROGER.

Ma mère ! O Marie ! auriez-vous donc l'audace de me parler ainsi de ma mère si vous étiez coupable... Marie, jurez-moi donc par elle, par ses bienfaits, par sa mémoire, jurez à son fils que vous n'avez pas commis l'horrible crime dont il vous accuse.

MARIE (avec solennité).

Par la mémoire de ma marraine, la marquise Marie de Clavières, je jure que je suis innocente.

ROGER (tombant à genoux).

Oh ! pardon, pardon ! Marie, je m'accuse de ta mort.

MARIE (avec amour).

Et moi, je vous absous !

ROGER (se relevant impétueusement).

Mais non... il est impossible que tu meures... le ciel ne permettra pas que cet arrêt inique s'exécute !

MARIE.

Que me fait à présent leur arrêt... leur supplice?... il peut venir, je suis forte !

ROGER.

Ab ! malheureuse ! ne l'implore pas... car il viendrait ! car il est sans appel, et tu mourras déshonorée ! et ta mémoire sera maudite.

MARIE.

Pas par vous, ni par Dieu !

ROGER.

Mais l'horreur du bûcher.

MARIE.

Le feu portera plus vite mon âme au ciel, je ne crains plus rien, je ne regrette rien, vous m'avez exaucée, mon Dieu ! il me croit innocente... mon Dieu ! merci, merci, à deux genoux.

Elle tombe à genoux et prie.

ROGER (à part, pendant qu'elle prie).

Oh ! c'est impossible ! il faut... à tout prix... et aucun moyen... aucun d'empêcher l'exécution de la sentence ! de la retarder du moins ! car un retard suffirait pour chercher de nouvelles lumières ! pour anéantir cette fatale procédure... pour arriver aux pieds du roi, s'il le faut.. un sursis ! un sursis ! mais comment l'obtenir ? à quel titre ? pour quel motif?... (*Poussant un cri de joie qu'il étouffe aussitôt.*) Ah ! peut-être ! oui,

la loi est formelle... mais, cette loi... (*Regardant Marie toujours agenouillée de l'autre côté du théâtre, et priant.*) Elle, si chaste et si pure, ne refusera-t-elle pas de l'invoquer ! et cependant, il le faut... si j'hésite encore, elle est morte.

MARIE (se relevant après avoir prié).

Et, maintenant, M. de Clavières, il me reste à implorer de vous un dernier service.

ROGER.

Lequel ?

MARIE.

Il est une autre personne, je vous l'ai dit, qui ne doit pas me croire criminelle.

ROGER.

Votre père ?

MARIE.

Je voudrais lui faire parvenir mes adieux dans une lettre.

ROGER (lui désignant la table à gauche).

Voici tout ce qu'il faut.

MARIE.

Je ne sais pas écrire... (*Mouvement de surprise et d'émotion de Roger.*) Seulement... je lui ai promis en me séparant de lui... une croix tracé de ma main au bas d'un billet dicté par moi...

ROGER (dont l'émotion va toujours croissant)

Dicté par vous ! (*Allant à la table et à part.*) Sans le lui dire, je puis accomplir mon projet... obtenir le sursis, et, je l'espère enfin, elle est sauvée ! (*Haut et prenant la plume.*) J'attends, Marie... dictez, je suis prêt.

MARIE (dictant pendant que Roger écrit).

« Mon bon père, vous serez bien malheureux quand vous lirez ces lignes, parce que votre fille sera morte sur un bûcher comme empoisonneuse... mais vous vous

en consolerez en pensant qu'au moment de mourir... elle vous assure qu'elle n'est pas coupable, et qu'elle mérite toujours votre tendresse. Adieu ? »

ROGER (se levant et lui présentant la plume).

Signez, Marie.

MARIE. (prenant la plume).

Ici ?

ROGER.

Oui. (*Elle signe. A part, avec joie.*) Ah ! sauvée !

Il sonne, un huissier parait. Roger plie la lettre vivement et la lui présente.

MARIE (de loin, à Roger).

À mon père, n'est-ce pas ?

ROGER.

Oui ! (*Bas à l'huissier en lui donnant la lettre.*) Au procureur-général !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

+++++

ACTE V.

Le théâtre représente le jardin d'un couvent. A droite, l'entrée des bâtimens ; au fond, l'entrée de la chapelle ; à gauche, un massif devant lequel est un banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, LE GREFFIER, DES HUISSIERS.

Marie est assise tristement sur le banc à gauche.

LE GREFFIER (s'adressant aux huissiers sur le perron des bâtimens qui est à droite).

Vous entendez, cette jeune fille ne peut communiquer avec personne sans un ordre de M. le procureur-général. Elle a été mise au secret dans ce couvent, où il lui est permis de prendre l'air dans le jardin, mais aux

conditions que je viens de vous dire et sous notre responsabilité. Allez, et exécutez tous mes ordres.

Les huissiers s'inclinent et sortent.

MARIE (se retournant).

Ah ! monsieur, je vous en prie, dites-moi pourquoi on m'a conduite ici, dans un pareil moment ?

LE GREFFIER.

Je l'ignore. Mais quel que soit le motif qui vous ait fait amener dans cette sainte retraite, celles qui l'habitent vous y ont accueillie comme une sœur ; et dans ce moment même, elles vous donnent ce qu'elles ont de plus précieux, la prière !

On entend dans la chapelle du fond un chant avec accompagnement d'orgue, le Greffier sort.

SCÈNE II.

MARIE, seule, et pendant que le chant s'achève.

La prière ! Oui, priez, priez, saintes filles, priez pour moi ! Dans une heure, dans un instant peut-être... Oh ! que cette dernière heure est terrible ! L'échafaud, je le vois toujours... il est là, devant moi... il m'attend... il m'appelle. Ces gardes me maltraitent... ce peuple m'insulte. Partout, partout des cris, des injures, de l'infamie. Oh ! souffrir tout ce supplice avant d'arriver à la mort ! subir tous ces outrages sans qu'un seul être au monde, un seul ! Que dis-je ? et lui... lui ! il ne me croit pas coupable, il me l'a dit... il m'aime encore, il me l'a dit aussi... il me l'a dit avec son cœur, avec ses larmes. Ah ! que m'importe la foule et ses malédictions... Ah ! je suis consolée, je suis fière... je puis ouvrir mon cœur, relever la tête... et mourir ! Ciel ! on vient me chercher sans doute. Allons !

SCÈNE III.

SIMON, URBAIN, MARIE.

Simon paraît sur le perron amené par Urbain.

MARIE (poussant un grand cri).

Ah ! mon père ! mon père !

Elle court à lui et tombe dans ses bras.

SIMON.

Ma fille ! je te revois... c'est toi... c'est bien toi...
 Oh ! viens, viens, que je t'embrasse encore ! (*Il l'embrasse en pleurant.*) Mon enfant ! mon enfant !

MARIE.

Mon père, calmez-vous... ne pleurez pas.

URBAIN.

Je pleure bien, moi qui ne suis pas votre père.

MARIE (lui montrant son père qui se laisse tomber près
 d'elle sur un banc de pierre).

Voyez, il se trouve mal... (*Elle le soutient. Urbain
 s'empresse aussi près du vieillard.*) Mon père... au nom
 du ciel !

SIMON.

Ah ! je n'espérais plus te revoir. Ce procès s'est fait
 si vite qu'à peine a-t-on appris dans le village... Et ils
 me le cachaient tous encore ; car ils prévoyaient ma dou-
 leur et ils ne pouvaient ajouter foi à cette condamna-
 tion ; car tous te croyaient innocente comme ton père l'a
 cru, le croit encore... comme il le croira toujours !

MARIE.

Oh ! merci, merci, mon bon père, je le savais bien,
 moi, que cette lettre que je vous ai adressée...

SIMON.

Quelle lettre ?

MARIE.

Celle où je vous faisais mes adieux, celle où je vous
 disais...

SIMON.

Mais cette lettre... je ne l'ai pas reçue.

MARIE.

Quoi ?

SIMON.

Je ne l'ai pas reçue, te dis-je ! J'ai tout appris par Urbain, ce brave garçon qui est accouru au village m'annoncer cette terrible nouvelle, me tout raconter ; alors, j'ai voulu voir ma fille, moi, et je suis parti avec lui ; et malgré mon âge et la distance, Dieu m'a soutenu dans la route, et je suis arrivé.

MARIE (tendant la main à Urbain).

Pauvre Urbain ! il est resté fidèle au malheur !

URBAIN.

Y a pas de quoi, mamzelle ; c'est une idée comme ça qui m'a pris que vous seriez bien aise d'embrasser le père Simon... et j'ai pas eu que celle-là encore... J'ai amené avec moi tout le village... les hommes, les femmes, les enfans, qui tous vous connaissent comme moi, et qui vous accompagneront jusque là-bas en vous tendant encore la main et en pleurant comme je pleure.

MARIE.

Urbain !

SIMON (avec désespoir).

Oh ! mais je crois... Je voudrais me réveiller encore de cet épouvantable rêve. Toi, mourir ! toi, pauvre enfant, si jeune, si belle, si pure ! Toi, Marie. Mais que je meure donc aussi... que je meure... je ne veux pas survivre à ma fille !

MARIE.

Oh ! de grâce, mon père, cessez... votre désespoir m'enlèverait ce qui me reste de courage, et vous voyez que j'en ai. Oui, j'en ai toujours... votre présence et votre dernier baiser me rendent forte et résignée... je ne

crains pas la mort... elle n'est plus effrayante pour une fille, lorsque son père la bénit !

SIMON (embrassant sa fille).

Mon enfant !

URBAIN (regardant à droite).

Quelqu'un !

SIMON.

C'en est donc fait ?

URBAIN.

Non, c'est-M^{me} la marquise.

SCENE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE, puis LE GREFFIER.

LA MARQUISE (paraissant).

Oui, moi... moi qui viens vous annoncer une nouvelle heureuse. Marie, je t'apporte l'espérance ; un sursis vient d'être accordé.

TOUS.

Un sursis ?

MARIE.

Mais comment ? pour quel motif ?

LA MARQUISE.

Je l'ignore, mais il est accordé. Et ce délai, c'est du temps. C'est le salut, mon Dieu, peut-être !

TOUS.

Le salut !

LE GREFFIER (entrant).

L'heure des visites est passée. Pardon ! il faut vous retirer. D'après le sursis, vous pourrez revoir la condamnée demain.

SIMON.

Demain ! entends-tu, ma fille ! demain ! mot heureux et plein d'espérance. Sans adieu, mon enfant, et que le ciel te protège !

LA MARQUISE et URBAIN.

A demain.

MARIE.

Adieu !... (*Ils sortent avec le Greffier.*)

SCÈNE V.

MARIE, puis ROGER.

MARIE.

Demain ! quoi ! je verrais encore demain. Ce sursis, pourquoi me le donner ? Dans quel but ? mes juges ont-ils délibéré. Cette erreur que je ne puis comprendre et qui me fait paraître coupable... l'auront-ils enfin reconnue ? Oh ! non, je ne puis l'espérer. Attendre à demain ! c'est prolonger mon agonie !

ROGER (*sortant de derrière le massif*).

Non, c'est vous sauver !

MARIE. Roger ! vous, vous ! dans ce moment !

ROGER.

Où donc serait ma place, Marie, si je n'étais pas ici pour vous apporter la vie et la liberté ?

MARIE. La vie ! la liberté !

ROGER.

Silence ! j'ai gagné tout ce qui nous entoure ; mais la prudence est encore nécessaire. Marie, écoutez-moi. Ce sursis qui vous est accordé peut expirer dès demain, et vous seriez perdue ! Cette nuit, une évasion certaine, préparée par mes soins, vous arrachera de ces lieux.

MARIE.

Mon Dieu ! est-ce vrai ! ce que j'entends... je pourrais échapper au supplice.

ROGER.

A minuit, on ouvrira votre cellule... par des couloirs souterrains, on vous conduira jusqu'à la porte secrète du couvent.

MARIE. Après ?

ROGER.

Je serai là, avec votre père... et dans huit jours nous serons loin de la France.

MARIE.

Oh ! vous ne me trompez pas, et je dois vous croire. Moi, sauvée ! sauvée par vous ?

ROGER.

Par moi qui vous ai perdue, et qui vous respecte maintenant comme on respecte un martyr !

MARIE.

Eh quoi ! plus d'échafaud ! plus de supplice, plus de honte ! la vie ! la vie et la liberté ! Oh ! cette pensée m'éblouit de son espoir... m'accable de son bonheur !

ROGER. Marie ! chère Marie !

MARIE.

C'est que je ne suis qu'une pauvre fille, et Dieu, au lieu de la fermeté et de l'énergie, ne m'a mis au cœur que l'affection et la tendresse. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert. Ce courage que vous admiriez vous-même, n'était qu'une résignation cruelle et désespérée... Tout-à-l'heure encore, j'étais forte devant mon père... Je ne pleurais pas, j'essuyais mes larmes ; mais les miennes m'étouffaient. Oh ! je l'avoue maintenant, et il faut que vous le sachiez, pour bien comprendre ma reconnaissance, cette mort, je la redoutais de tout mon être... cet échafaud ! je tremblais devant lui... j'avais peur ! j'avais peur ! Et cette vie, je la perdais avec désespoir. Mourir si jeune, à vingt ans, et encore pleine de jours ! quitter tout ce qu'on aime, ce beau ciel, cette nature ! Oh ! c'est affreux ! c'est horrible ! et vous qui me rendez la vie... ah ! soyez béni, mon sauveur, aussi bon que Dieu ! ah ! soyez béni !

ROGER.

Silence ! silence ! on vient. On vient pour le sursis sans doute. Remettez-vous... contenez-vous. Pas un mot devant eux... un mot pourrait vous perdre. Les voici.

Il se retire derrière le massif.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRANDPRÉ, SIMON, URBAIN, LA MARQUISE, LE GREFFIER, LES HUISSIERS.

GRANDPRÉ.

Marie Simon, je vous avais dit que votre accusateur n'était pas un ennemi pour vous... je le prouve en venant vous annoncer que la Cour, au nom de l'humanité, a fait droit à votre prière.

MARIE (avec surprise). A ma prière ?

GRANDPRÉ.

Et qu'on vous accorde ce sursis que vous avez demandé.

MARIE.

Demandé... moi. (*Elle regarde Roger qui lui fait un signe d'intelligence ; à elle-même.*) Oh ! je dois accepter ce bienfait, que je ne puis comprendre et qui me vient de lui sans doute. (*A Grandpré.*) Je ne puis que rendre grâce à la bonté de mes juges, car je ne leur ai pas même adressé de prière... je n'ai rien demandé.

GRANDPRÉ.

Rien ! (*Il va prendre un papier des mains du Greffier.*) Cet écrit ? cette croix ? ne les reconnaissez-vous pas ?

MARIE.

Oui, cette croix, c'est la mienne... c'est mon nom... que j'envoyais comme un dernier adieu à mon père.

SIMON. A moi !

MARIE (à Simon).

Cet écrit, c'est la lettre dont je vous parlais, que j'ai

dictée pour vous... et que vous devriez avoir reçue...

GRANDPRÉ.

Une lettre à son père ! que signifie ? cette lettre, la voici. (*Il en fait la lecture.*) « A M. le procureur général. Près de perdre la vie et de paraître devant Dieu, je dois à ma conscience de vous déclarer que je vais devenir mère. (*Mouvement de Marie, de Simon, de tous les personnages. Grandpré continue sa lecture.*) Je réclame donc le bénéfice de la loi qui m'accorde un sur-sis pour sauver mon enfant. »

MARIE (s'élançant vivement près de son père).

Je n'ai pas signé cela, je vous le jure sur la tombe de ma mère. C'est une indigne fausseté. Qui l'a écrit ?

ROGER (qui pendant ce temps a fait de vains efforts pour se rapprocher d'elle et l'empêcher de parler).

Moi !

GRANDPRÉ. Roger !

TOUS. Lui !

ROGER (continuant avec assurance).

Sous votre dictée, dans votre prison, hier, pendant notre entrevue.

MARIE (avec énergie).

Vous mentez, vous mentez, monsieur.

ROGER (bas à Marie). Marie !

MARIE. Vous mentez, vous dis-je !

ROGER (de même).

Silence, et nous partons cette nuit.

MARIE.

Je ne veux pas partir. A ce prix, je ne veux pas de la vie et de la liberté... (*S'adressant à tous.*) Ecoutez, messieurs, écoutez... car je devine maintenant et je puis dire la vérité tout entière... (*Montrant Roger.*) Il est venu dans ma prison ; je lui ai dicté, je le répète, une lettre d'adieux à mon père ; au lieu de l'écrire, il a

fait cette déclaration que j'ai signée dans mon ignorance...cette déclaration, pour obtenir un sursis. Et savez-vous quel était son espoir? mon évacion était préparée pour cette nuit.

GRANDPRÉ. Une évacion ! Il serait vrai ?

ROGER (avec désespoir). Oh ! Marie ! Marie !

MARIE.

Il m'a offert de partir avec lui... avec lui et mon père. Et maintenant je refuse... je refuse et je dévoile tout aux magistrats pour leur prouver que cette lettre est un mensonge.

SIMON. Mon enfant !

LA MARQUISE. Pauvre Marie !

URBAIN. La brave fille !

ROGER.

Oh ! qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous fait ? Au nom du ciel, messieurs, ne la croyez pas, ne la croyez pas, lorsqu'elle vous demande la mort... et dites-vous plutôt, en me voyant la défendre, moi, le fils de celui pour lequel vous voulez faire justice, moi qui ai provoqué votre terrible sentence, dites-vous, en m'entendant vous supplier d'en retarder l'exécution... dites-vous que c'est Dieu même qui m'éclaire, qui vous parle par ma voix : Dieu qui veut la protéger... car il est juste et tout puissant, ce Dieu... et il écraserait à l'instant devant vous le fils assez infâme pour défendre l'assassin de son père !

LA MARQUISE.

Et moi, la veuve du marquis de Clavières, je demande justice pour cette noble fille !

LE GREFFIER.

Marie Simon, persistez-vous à dire que cette lettre ?

MARIE (avec calme).

Cette lettre est un menronge... (*Se retournant vers Roger avec attendrissement.*) Roger, mon cœur est plein

de reconnaissance et de tendresse pour vous... je puis le dire en ce moment où je n'ai rien à cacher à la terre... je regrette la vie, je crains l'échafaud, mais je crains encore plus la honte. Condamnée pour un crime dont on me reconnaîtra innocente après ma mort, je l'espère, je ne puis, pour prolonger mes jours, me rendre complice d'un mensonge qui proclame mon déshonneur. Victime d'une erreur que je pardonne, je veux du moins quitter la vie aussi pure aux yeux des hommes que je vais le paraître devant Dieu! Messieurs, la loi ne me protège plus pour retarder l'exécution de votre arrêt; je viens de remplir mon dernier devoir, faites le vôtre; je suis prête à mourir!

Sur un signe du Greffier, les soldats entrent en scène par la gauche; ils sont suivis par tous les paysans du premier acte

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES SOLDATS, LES PAYSANS.

SIMON (avec effroi).

Ma fille, viendrait-on déjà t'arracher de mes bras?

ROGER. N'est-il plus d'espérance?

GRANDPRÉ. Aucune.

LE GREFFIER.

L'arrêt est formel et doit s'accomplir à l'instant même. (*On entend le son de l'orgue.*)

MARIE.

C'est la prière de mon agonie. A genoux, vous tous qui m'aimez; priez Dieu qu'il me donne du courage!

Tout le monde s'agenouille. Le Greffier s'approche de Marie et laisse tomber sur elle un long voile noir.

GRANDPRÉ (seul debout, à droite).

Ah! l'accusateur est parfois aussi à plaindre que le condamné: et dans ce moment je donnerais ma vie pour n'avoir pas à me reprocher sa mort!

Quand la prière est finie et que l'orgue a cessé de se faire entendre, tout le monde se relève.

MARIE (écartant son voile).

Adieu, mon père ! adieu, Roger ! adieu tous ! (*Elle presse les mains des paysans à travers les rangs des soldats.*) Allons, je vous en prie, pas de larmes ; laissez-moi un peu de ma force. (*S'adressant à Roger.*) Je n'en manquerais pas, M. de Clavières, et je marcherais au bûcher avec plus d'assurance si je pouvais, jusqu'au terme de ma route, regarder encore et presser sur mon cœur le livre de ma marraine.

URBAIN (s'écriant). Son livre !

MARIE. Je l'ai perdu ! mais elle, je vais la revoir.

Elle va se placer au milieu des soldats.

URBAIN (tirant le livre de sa veste).

Arrêtez. Ce livre, le voilà !

MARIE (le prenant). Oh ! merci, Urbain !

ROGER. Le livre de ma mère !

MARIE.

Oui. Qu'il m'accompagne et me console à mes derniers instans. ce livre saint qui m'a porté bonheur pendant si longtemps ; que le souvenir de celle qui me l'a légué me soutienne encore, et que j'entende une dernière fois ces paroles consolante qu'elle a écrites pour moi ! (*A Roger.*) M. de Clavières, pour dernier service, pour dernier adieu, relisez-moi les paroles de votre mère.

ROGER (ouvrant le livre et lisant).

La seconde mère de l'orpheline, c'est sa marraine... Dans tes jours d'afflictions, Marie, viens à moi avec ce livre, témoin des sermens que j'ai faits pour toi dans ton enfance, viens à moi, ou à ceux des miens qui m'auront survécu ; et par moi ou par eux, tu cesseras d'être malheureuse ! (*Après avoir lu.*) Pauvre mère !

voilà comment nous t'avons obéi! voilà ou nous l'avons conduite! (*Regardant de nouveau le livre.*) Mais que vois-je? l'écriture de mon père!

TOUS. Du marquis!

ROGER (*lisant*).

A ma femme, Clarisse, marquise de Clavières.

LA MARQUISE (*prenant le livre et lisant à son tour*).

Cet engagement de protéger l'orpheline, devoir de famille que j'avais trop longtemps négligé va devenir le vôtre, madame, celui de votre fils... et de votre second époux... je vous le lègue à tous les trois, en abandonnant volontairement une vie qui m'est odieuse, Clarisse, puisqu'elle fait obstacle à votre bonheur!

Pendant cette lecture, émotion profonde de tous, et surtout de la Marquise et de Grandpré.

ROGER (*s'emparant du livre*).

Donnez! donnez! (*Il sort en courant par la droite.*)

LA MARQUISE (*à Marie*).

Ah! c'est moi qui suis cause...

MARIE (*vivement*). Silence, madame.

GRANDPRÉ (*élevant la voix*).

Vous l'avez entendu? C'est le marquis, le marquis lui-même qui s'est donné la mort, et Marie est la plus sage, la plus vertueuses des filles.

ROGER (*s'élançant en scène*).

Marie est réhabilitée!

TOUS. Sauvée! sauvée!

Roger arrache le voile noir de Marie. Son père l'embrasse, les paysans l'entourent et lui serrent la main avec bonheur.

ROGER. Chère Marie! ma femme!

TOUS. Sa femme !

ROGER (lui rendant le petit livre rouge).

C'est ma mère qui le veut.

MARIE (embrassant le livre).

J'obéis, ma chère marraine... c'est toi qui vas bénir
notre union. (*Apercevant Urbain qui n'ose approcher.*)
Ah ! Urbain !

URBAIN (saisissant la main qu'elle lui tend).

Le bon Dieu l'a voulu !... je ne serai jamais que vo-
tre garçon d'honneur !...

L'orgue reprend un chant d'allégresse.

FIN.